

Pierre Dumoncez

RUBATO



EDITIONS  VERBATIM

C'est l'histoire d'un amour fou !

Amour d'une femme pour un homme et amour de la musique.

Raconté à deux voix – celle de Jessica revenant sur son passé, et celle de la narratrice qui nous délivre son déchirant présent – ce roman s'inscrit dans le style romantique de ses inspirations musicales.

Rubato est un roman d'amour et un énorme hommage rendu à un compositeur d'exception.

RUBATO

Du même auteur :

COUP DE BLUES (2014, l'Addition), *Éditions Verbatim, 2015*

L'EMPERESSE (Cotentin, stratégie des ducs),
Editions Verbatim, 2015

FREDAINES, *Editions Verbatim, 2014*

APOSTASIE, *Editions Verbatim, 2013*

SENS DESSUS DESSOUS, *Mots'Arts Éditions, 2012*

TRANCHE DE VIE, *Artim Éditions, 2011*

LA MARCHÉ DU SIECLE, *Artim Éditions, 2011*

TRANCHE DE VIE (1^{ère} édition), *Aparis, 2010*

PIERRE DUMONCEL

RUBATO

Roman

EDITIONS  VERBATIM

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays

©Éditions Verbatim, 2016
<http://editionsverbatim.fr>

Assise contre la paroi de la chambre, Elle entoure de ses bras frêles ses jambes repliées contre sa poitrine que la pénombre sculpte au gré de l'intensité des rayons lumineux. Le bruit lancinant d'une pendule égrène machinalement les secondes d'une temporalité qui lui échappe et marque insidieusement chaque instant de sa douloureuse présence. Tête droite, le regard fixe, Elle ne perçoit pas la douleur physique de son corps ankylosé avec lequel Elle ne se sent plus reliée.

Le lit n'est pas défait et, seule, une trousse de toilette gît sur le dessus de lit immaculé. Un sac de voyage, à moitié vide, traîne négligemment à l'aplomb d'une table sur laquelle sont éparpillés les premiers objets

d'une brusque velléité. Tout semble figé dans l'improbable décor d'une accablante destinée.

Depuis combien de temps se tient-Elle tapie dans l'ombre de son existence ? Une heure ? Dix heures ? Une journée peut être...

Elle ne sait pas que le jour s'est levé ; Elle n'entend pas les premières rumeurs qui appartiennent à la construction d'une aube nouvelle dont elle se sait désormais totalement écartée.

Elle n'entend que les accords déchirants d'un piano dont les déplacements légers courent sur l'instrument au son cristallin ; la mélodie folle au pouvoir désastreux d'un chef d'œuvre que l'émotion submerge ! Ce *za!* qui l'anéantit, cette mélancolie d'un instant exacerbée, ce bien qui vous fait du mal lorsque l'évocation s'est fourvoyée...

Ses yeux, d'un bleu-gris troublant, n'expriment pas la détresse qui l'habite, et s'ils demeurent étrangement secs ce n'est pas faute d'avoir pleuré...

L'agence m'avait donné pour mission un secteur bien particulier : la zone qui couvre de l'étang jusqu'au bord de mer, sur une bande d'environ trois kilomètres. Étonnant terroir aux pentes douces, doté d'une végétation luxuriante dont les tons pastels authentifiaient l'état sauvage du décor. Une colonie de goélands, insensibles au charme de la mer, se disputaient les sillons fraîchement creusés au cœur d'un patchwork de verdure dont, seuls, les vaches et les moutons semblaient les légitimes propriétaires. En coupant le moteur de ma voiture, non sans avoir attendu le silence qui suivit la dernière note de l'incomparable chef d'œuvre que Garrick Ohlsson venait d'interpréter, j'ai constaté que l'endroit n'était pas aussi

déserté : le rythme d'un tambourinement sourd et redondant m'annonçait la présence d'un pic épeiche, et les petits cris en vol d'une bergeronnette grise me désignaient clairement comme l'inconvenant intrus d'un espace protégé. Les feuillages aux verts tendres bruissaient sous l'effet d'une légère brise et retenaient les rayons chauds du soleil déjà haut dans le ciel. Une odeur sucrée mêlant la résine et le caramel envahit mes narines subjuguées par ce bonheur instantané. Aucune habitation ne pointait à l'horizon de cet éden étrangement oublié, à l'exception d'une vieille grange à l'abandon et d'un enclos visiblement aménagé pour la traite des vaches. Les chemins creux en limitaient naturellement l'accès et ce n'est qu'après quelques kilomètres de piste poussiéreuse que mes amortisseurs purent enfin me faire apprécier le confort d'un providentiel sentier goudronné. L'asphalte noir et lisse semblait annoncer la fin d'un univers préservé, tout comme les talus fraîchement coupés trahissaient le retour au monde civilisé. Mais la magie persista, et ce n'est qu'à l'extrémité du chemin agreste, au détour d'un ultime virage encaissé, que se dressa la seule et unique maison du lieu-dit *les Ormes*, comme ne le

lissait pas prévoir le panneau entrevu quelques hectomètres plus tôt.

Une longère en pierres du pays, récemment restaurée, clôturait le paysage confiné dans une cour aménagée avec goût. D'énormes roses rouges aux pétales triangulaires habillaient la façade qu'un bataillon d'hortensias aux couleurs indigo soumettait à la surenchère. De larges ouvertures, aux encadrements métalliques d'un vert céladon, confondaient l'ameublement raffiné d'un vaste séjour avec les vasques de géranium judicieusement disposés sur une allée pavée à l'ancienne.

A contre jour, les rayons du soleil me masquaient la porte d'entrée, et il fallut qu'un alerte labrador anthracite vînt à ma rencontre pour me faire découvrir la haute silhouette qui s'en détachait.

« Bonjour..., me dit une voix de baryton, si c'est pour le calendrier des postes, j'ai déjà donné... »

J'esquissai un sourire aimable, un peu perturbée par le caractère inattendu et sans concession du propos.

« Excusez-moi, je ne vous avais pas vu. J'ai bien peur de m'être un peu égarée...

- Tout dépend de ce que vous cherchez !

- Je m'appelle Jessica Toussuil et je travaille pour la société *Horizon*. Je suis à la recherche de terrains à vendre dans la zone qui va de *l'étang de la berge* aux faubourgs de la ville.

- Vous y êtes. »

Un peu décontenancée par la concision de l'échange, je cherchai le moyen poli de remonter dans ma voiture pour échapper à cette embarrassante rencontre quand, s'approchant de moi, il me tendit cordialement la main :

« Enchanté de faire votre connaissance, mais je regrette sincèrement de ne pouvoir vous aider. J'habite un endroit fantastique et n'ai nullement l'intention de participer à son urbanisation.

- Comme je vous comprends. De toute façon qui pourrait délivrer un permis de construire dans pareil écrin ? »

Son regard s'arrêta un instant sur moi et ses yeux semblèrent marquer la défiance et l'incompréhension. Puis, rapidement, il enchaîna, comme soucieux d'apporter une compensation à son manque de coopération :

« En revanche, ce que vous pourriez chasser, ce sont les parcelles qui abritent des ruines et dont la constructibilité ne peut être remise en cause. J'en connais quelques unes dans l'espace que vous recherchez. (En fait il en connaissait trois, qui se tenaient suffisamment éloignées de son domicile pour savoir que cela n'aurait aucune incidence sur son environnement quotidien).

- Excellente idée », répliquais-je, l'air enthousiasmé, comme si je n'y avais pas déjà pensé.

Je ne saurais dire à cet instant ce qui le poussa à m'inviter chez lui !

Était-ce sa généreuse spontanéité, comme semblait l'attester sa courtoise démarche mettant à ma disposition ses cartes d'état major ? Ou bien était-ce plus calculé, comme pouvait le laisser penser sa maligne remarque : « en même temps vous me direz à combien vous l'évaluez » (Il parlait de sa maison, bien entendu !) ?

Une chaude et volatile odeur de jasmin parvint jusqu'à moi en franchissant le seuil de l'entrée. Un accueillant vestibule badigeonné d'un enduit aux tons mordorés invitait à pénétrer dans un vaste salon rustique dont la clarté irradiait et mettait en valeur le tracé

irrégulier de quelques poutres de chêne aux innombrables éclisses. Un parquet à l'ancienne craquait sous les pas et les vaches qui occupaient la prairie aux abords de l'immense baie vitrée faisaient corps au tableau de ce mystérieux endroit romanesque.

M'invitant à prendre place autour d'une imposante table de hêtre massif, il déplia la carte IGN sur laquelle figuraient *Les Ormes*, ainsi que les hameaux *Coqueron* et *Lagotis*, toponymes dépositaires du précieux sésame immobilier...

Tandis qu'il balayait de sa main les zones concernées, je découvrais ce lieu insolite et son étrange propriétaire...

N'ayant pas obtenu de réponse à ses frappes répétées, la femme de ménage la découvre, hébétée, sur le sol de la chambre 201. Un instant, elle imagine le pire et a honte de reconnaître au fond d'elle-même qu'elle éprouve un énorme soulagement à la voir quitter l'hôtel, sachant pertinemment qu'Elle ne semble pas en état de le faire.

Telle une âme sans vie, Elle regagne le parking où sa voiture l'attend, vitre ouverte, siège trempé, clefs sur le contact.

Elle sait qu'Elle doit réagir.

Mais dès qu'Elle tourne la clef de contact son cœur se brise à nouveau, son visage se tend et ses yeux se remplissent de larmes : c'est la douceur des premières notes

qui lui font mal ; ces notes de piano contenues qui démarrent la mélodie insoutenable.

Pleure, ma grande, se dit-Elle. Pleure maintenant avant que le piano ne délivre les insupportables coups de boutoir de son drame orageux, pleure pour lui montrer qu'au comble de l'émotion, au cœur de ses cascades de sixtes déchirantes, tes larmes ne seront plus l'otage de son acharnement.

Une pluie fine recouvre la chaussée sur laquelle les pneus laissent une trace fugitive dans un bruissement mélancolique.

La ville disparaît lentement de son rétroviseur en appesantissant son angoisse inéluctablement.

La première visite n'avait rien donné.

Les restes d'un bâtiment à l'abandon servaient de stockage à un fermier, et n'étaient donc pas à vendre aux dires de son propriétaire, excluant de facto *Lagotis* de la courte liste des potentialités immobilières.

Nous quittâmes le hameau par le sud afin de nous diriger vers les bois délimitant les trois communes avoisinantes. C'est dans l'une d'elles que se tenait le lieu-dit *Coqueron*, porteur des deux autres parcelles convoitées.

Au volant de son 4/4 Pajero, mon hôte avait l'air plus détendu qu'une heure auparavant, où rien n'avait laissé supposer qu'il me servirait de guide. Ses propos sur la faune locale m'apprirent à reconnaître la bergeronnette grise dont le hochement de la queue –

longue, noire, blanche et grise -, lui valait le surnom de hoche-queue, et dont le mâle se distinguait par sa bavette et sa calotte de couleur noire. L'irruption inattendue d'un écureuil l'avait même amené à stopper net son véhicule et à me confier les secrets du bocage environnant sur un ton qui eut pu passer pour de la confidentialité aux yeux d'un observateur étranger.

Coqueron m'avait semblé beaucoup plus intéressant. Apparemment, les deux parcelles rentraient parfaitement dans le plan d'investissement défini par l'agence sur la zone envisagée.

Sur le chemin du retour, mon hôte est resté silencieux. Le cliquetis métallique de la suspension des sièges ou le dérèglement succinct d'un élément mécanique contrastait étrangement avec l'harmonie des sons naturels qui parvenaient de nos vitres baissées.

Sa position sur le volant semblait donner encore plus d'ampleur à sa silhouette élancée, que j'avais évaluée à un mètre quatre-vingt cinq. Son visage sec et allongé reflétait sa physionomie gracile, caractérisée par un indice de masse corporelle qui devait se situer en dessous des normes édictées. Sa chevelure, peu souple et de couleur châtain,

recouvrait ses oreilles, et son nez, aquilin sans grande finesse, ne dénonçait pas une grande forme de beauté. Mais sa personnalité dégageait un charme indéfinissable ; son assurance impressionnait, même si ses yeux trahissaient une certaine faiblesse, pour ne pas dire fragilité.

L'absence totale de nuages donnait un petit air de Provence à ce merveilleux bocage. Seule, l'observation de la flore, étalonnée sur une infinie variété de tons verts, coupait court au déraisonnable fantasme de l'aborigène septentrional. Le bourdonnement sourd et perpétuel des insectes valait bien à mes yeux le grésillement des cigales dont, seule, l'évocation pouvait avoir quelque chose d'exotique.

Un doux arôme mêlé d'herbe coupée et de bouse de vache fraîche envahissait peu à peu l'habitable et prodiguait à la chaleur humide de ce début d'été l'illusion de la félicité. Je me sentais parfaitement bien ; comme parfois, sans en connaître les véritables causes, un rayon de soleil, un parfum capiteux, ou une énergie ténébreuse déroulent le tapis rouge d'un paradis imaginaire. Je me trouvais même jolie, vêtue de ma robe verte légère, en parfaite adéquation

avec la couleur et la température de l'instant ; elle laissait voir mes genoux, découvrant même, en position assise, une partie de mes cuisses ambrées.

Une irrépressible envie de marcher et de découvrir ces adorables sentiers me tenailla. Mais comment faire comprendre à quelqu'un que vous ne connaissez pas qu'il serait pour vous le délicieux guide d'un moment exclusif, sans l'exposer à la lecture d'un message d'une folle ambiguïté ?

La coloration harmonique devient plus marquée du fait d'une accumulation de dissonances soigneusement assorties. Imperturbables, les essuie-glaces donnent le tempo et la tension monte inéluctablement.

Après le cours paisible du chant, l'émotion vient à son comble avec l'arrivée virtuose de la deuxième partie du morceau laissant exploser un ouragan d'exaltation. Dès cet instant les lignes pianistiques ne durent jamais plus de quelques mesures, mais accablent fatalement celui, ou celle, qui en discerne la polysémie.

Effondrée sur son volant, le regard au-delà de l'asphalte détrempe, Elle roule doucement, à l'allure mesurée du souvenir poignant

d'un bonheur récent qui n'appartiendra jamais à la nostalgie.

Les paysages ne sont plus pareils et jamais Elle ne saura si ce furent les mêmes qui, quelques jours auparavant, l'avaient si viscéralement attachée à cet endroit. La suite désordonnée et monotone des arbres qui jalonnent de leur forme oblongue le bas côté de la route lui semble soudain l'hystérésis d'une saison qu'Elle croyait avoir entamée.

Immergée dans un monde apocryphe, Elle soliloque pour échapper à son triste destin et pour contrarier le chant douloureux du piano. Ses lèvres chargées de sel martèlent les noms doux que son cœur ne peut oublier. Mais le souvenir s'obère aussitôt du tragique dénouement, et le discours ne fait qu'entretenir l'élégiaque état d'âme.

Sur le long ruban noir d'un jour sans clarté se croisent des destins incertains que l'existence dénoue au fil des contingences de la vie. A chaque virage, la route égrène ses usagers, et dans la lumière blafarde des phares qui l'éblouissent, Elle revoit clairement son passé...

Mon hôte avait retrouvé la parole en débouchant dans la cour de sa propriété ; timidement, il m'avait proposé une tasse de thé, et sa subtile délicatesse m'avait touché. C'est dans l'accorte excuse de mon refus qu'il s'était ouvert à moi :

« Mais vous ne me dérangez pas, vous savez. Je n'attends personne. »

Tout cela dit sur un ton qui le gêna plus qu'il ne justifia la sincérité du propos. Tourné à demi vers moi, les sourcils en expansion, ses mots avaient, de toute évidence, échappé à son interprétation sémantique. Touchée par son côté un peu gauche et légèrement empourpré, je n'ai alors pas attendu qu'il se risquât dans une logoma-

chique justification pour accepter son invitation.

Et ce fut là, entre deux gorgées brûlantes d'un délicieux thé parfumé au jasmin, qu'il me dévoila les arcanes de la tractation immobilière locale.

J'y appris qu'un maire, dont l'intérêt est de développer le logement sur sa commune, savait jouer avec la révision de son P.L.U. et les disputes de clocher, dont, non seulement il connaissait les tenants et les aboutissants, mais dont il savait manipuler les origines. Ainsi émergeaient parfois des affaires en or qui, pour une raison ou pour une autre, ne restant pas dans le giron de la commune, faisaient la fortune de l'initié le plus prompt.

Mais pourquoi me raconter ça, à moi ?

Son regard m'avait saisi, son corps avait repris une attitude hiératique et le rythme de sa voix, dont le flegme maîtrisé donnait à ses mots sincérité et spontanéité, jouait avec l'efficacité imperceptible de ses gestes mesurés. D'étonnants silences ponctuèrent parfois ses explications qui donnaient libre cours à mon insatiable curiosité.

Les rares espaces libres de son immense salon exhibaient un mobilier ancien qui

tranchait avec la modernité des imposantes baies vitrées. Au-dessus de cet ameublement, de modestes peintures d'artistes inconnus disputaient la légitimité de leur art à l'exotisme des objets posés sur les précieuses crédences.

Quelques plantes vertes, judicieusement disposées, rappelaient sans cesse le cadre bucolique de l'endroit, et mettaient en valeur les différentes essences de bois utilisées dans l'habile restauration d'une demeure à laquelle, seule, la majestueuse cheminée en pierres de pays semblait avoir échappé. Une immense bibliothèque, en orme massif, occupait le mur principal, dénonçant indubitablement les goûts littéraires de son propriétaire.

Pourquoi m'avait-il parlé d'une vie en solitaire alors que certains rayonnages trahissaient la présence d'une femme et alors même qu'il n'était pas nécessaire de pousser bien loin l'investigation pour comprendre que des enfants devaient aussi partager cet univers insolite ?

Comme interpellé par mon interrogation, la réponse avait surgit, telle une évidente justification qu'une glose suffit à révéler :

« Ma femme et mes enfants sont chez ma belle-mère pour douze jours encore.

- Ahhh, mais... je...

- J'explique toujours clairement la situation de l'instant quand je prends le thé avec quelqu'un que je ne connais pas... » avait-il ajouté, d'un air amusé, à la limite de l'ironie.

C'est au kilomètre cinquante-deux que son estomac n'a plus supporté...

Le temps de garer sa voiture sur le bas côté, d'entrouvrir sa portière dans une précipitation désordonnée, et là, seule en plein cœur d'une campagne qu'Elle n'aime déjà plus, Elle se vide. D'insupportables spasmes la secouent et son corps se cambre dans d'insoutenables borborygmes. Mon Dieu, si seulement Elle pouvait évacuer le souvenir de ces derniers jours au lieu de vomir cette bile nauséabonde qui lui laisse, à l'image de son désespoir, le goût infâme de l'amertume.

Il faut dire qu'Elle écoute encore cette musique qui lui fait tant de mal, ce piano cristallin qui la poursuit de ses accords

déchirants et dont le chant sublime avive la mélancolie d'un bonheur trop fort et trop récent. Tour à tour prise de frissons puis de tremblements, Elle fond en larmes et sent la nausée l'envahir quand les accords passionnés, *con fuoco*, la submergent totalement.

Son escapade tourne à la déroute et son horizon se limite désormais aux abords d'un fossé que son regard fixe désespérément. Seul, parfois, le chuintement étouffé d'un véhicule au loin fait planer l'espoir d'un réconfort qui s'efface au fur et à mesure que s'éloigne le vrombissement, un instant clair et assourdissant, la délaissant dans une insupportable indifférence.

Il fait presque nuit tellement le ciel est bas en cette fin de matinée grisâtre et cafardeuse ; la pluie, qui ne cesse de tomber, martèle inlassablement le discours désespérant d'un mal-être angoissant, et fait croire à ceux qui l'écoutent qu'il n'est point d'avenir dans un présent désespéré.

Elle n'a pas encore parcouru cinquante-trois kilomètres que déjà sa volonté tressaille.

Elle n'a pas encore trente ans que son front se creuse déjà d'une étrange ridule...

Au jeu du poker menteur – ou de son contraire, je ne savais pas encore – il avait pris une sérieuse option. Je me cantonnais dans une attitude de repli en me disant que j'aurai bien l'occasion, moi aussi, de lui rendre la monnaie de sa pièce.

La conversation concentrée sur le sujet de l'immobilier m'amena peu à peu à me dévoiler. De façon anodine et parfois détournée, il voulut curieusement savoir si j'exerçais depuis longtemps et comment j'en étais arrivée là. Tout en délicatesse et sur un ton badin, il me posa des questions qui ne m'étaient même pas venues à l'esprit auparavant. Ayant rapidement compris son aversion pour la profession, et l'exerçant moi-même par défaut, nos points de vue n'eurent pas de

difficultés majeures à s'accorder sans passer par les fondamentaux d'une politesse de circonstance.

J'appréciais alors à sa juste mesure son aide spontanée, sans perdre de vue toutefois qu'au poker ce ne sont pas les cartes qui comptent mais la façon dont on les utilise.

Curieux personnage, en fait, que mon hôte. Distingué, discret, accueillant, avec un je ne sais quoi de mystérieux qui donnait envie d'en savoir plus.

Quatre heures sonnèrent à la vieille horloge de hêtre teinté qui rappelait au vestibule le charme de son passé désuet. Le silence qui s'ensuivit me plongea dans l'inconfortable embarras d'une attitude avec laquelle toute initiative m'apparaissait vouée à l'échec.

Décidément, il était très fort.

Je n'osais rompre le silence, alors que la décence me dictait de prendre congé. Je sentis mes joues s'empourprer légèrement, sans que la chaleur emmagasinée par le soleil à travers les immenses baies vitrées put en être la véritable cause.

Dans son regard madré, porté nonchalamment sur un point fixe du jardin,

brillait l'omnipotence éphémère d'un fugitif instant...

Longtemps après je m'en suis voulu de n'avoir su faire face à cette étrange personnalité, tout en me félicitant d'avoir su éveiller chez lui cet orgueil, à la fois ridicule et totalement gratifiant.

Je me demandais si je le reverrais un jour...

La mélodie, qu'Elle écoute en boucle, reprend ses premières mesures tendres et rêveuses et trouve son prolongement dans l'éclat et l'élégance du timbre du piano, qui ne font que croître et embellir graduellement. Le pianiste fait ressortir à la main droite une mélodie très chantante, pénétrée d'affliction et de nostalgie, tout en menant avec la même main diverses figurations de doubles croches. La technique est parfaite et la sensation immédiate.

Assise derrière son volant verrouillé, à l'abandon d'un fossé détrempé, Elle est hypnotisée.

La cantilène exige de son interprète les facultés créatrices que réclame un poème poignant aux étapes et aux émois sans cesse

différents. Après le chant s'écoulant paisiblement dans la première partie du morceau, la tension monte et l'action dramatique s'accroît, et Elle attend, fébrile, cette tempête de passions qui tout à l'heure l'a fait craquer. Elle n'a plus rien à vomir et son cœur ne peut plus rien porter.

Sans l'apport d'aucune virtuosité, d'aucune démonstration ostentatoire, le pianiste déchaîne alors ses accords passionnés et, dans une avalanche de sixtes plaquées énergiquement avec les deux mains, il démontre que l'art pianistique est entièrement au service du drame. Le charme fascinant des harmonies est responsable de cette coloration spécifique au timbre ; à la fois douce et raffinée, elle se traduit avec une rare intensité ; sensuelle et intime, elle trouble inévitablement l'affectivité de celui qui en est prisonnier.

Et prisonnière, Elle l'est depuis longtemps de ce chef d'œuvre inestimable qui n'est pourtant qu'une *Étude* - la troisième - d'une inégalable production qui révolutionna l'art du piano en en révélant toutes les possibilités. Gage d'un bonheur inestimable au plus heureux de sa vie, elle est aujourd'hui devenue son souffre-douleur, son inextingui-

ble tortionnaire, l'amer révélateur d'un avenir ravagé.

Avant l'arrivée de la reprise, le drame orageux cesse brutalement pour faire place à un épisode tendre et paisible tiré du thème, au contraste émouvant.

Et puis la lancinante mélodie reprend son cours, comme une douleur endémique prolonge une intense détresse.

Lorsque j'avais sept ans, mon père m'avait emmenée un jour chez son ami Groucho, un déménageur qui devait faire les beaux jours du club local de rugby. Dans son salon trônait un superbe piano dont on pouvait penser qu'il bénéficiait de la grâce naturelle de son épouse, m'étant apparue bien frêle au regard de son impressionnant mari. Mais sous la pression inquisitrice de mes regards épatés, ce ne fut pas elle mais bien lui qui s'était assis sur le minuscule tabouret.

Des années plus tard, je me suis demandé par quel miracle d'aussi grosses pattes velues avaient pu tirer les étonnants sons qui déterminèrent sans doute mon rapport obsessionnel à cet instrument exclusif.

N'ayant pas le talent de ceux qui m'envoûtaient, j'ai dû me contenter d'une pratique-loisir, le plus souvent au contact d'un piano numérique, mais ma vision des choses et des gens passa désormais par la lecture des sons. Mes mots devinrent des notes et ma nouvelle grammaire m'enseigna l'harmonie et l'art du rythme auxquels, seule, l'interprétation donnait du sens. Je compris quelques années plus tard que la musique raconte des histoires grâce à la diversité des couleurs et des nuances qui ouvrent des perspectives d'émotion et de sensibilité étonnantes.

Je possédais alors mon langage qu'un compositeur emblématique allait formater au-delà du raisonnable...

Je revis mon hôte le lendemain car Romain, mon patron, avait paru satisfait de mes investigations. Il faut dire qu'en plus des deux parcelles du hameau *Coqueron*, je lui avais déniché une de ces affaires dont même un laconique compte-rendu suffit à éveiller la curiosité... Il avait eu, néanmoins, la délicatesse de s'assurer que je n'y voyais pas d'inconvénients. « Non », lui avais-je répondu, cherchant à dissimuler la satisfaction que me procurait cette occasion rêvée d'en savoir un peu plus sur cet envoûtant personnage.

La route me parut plus longue que la veille ; chaque virage me plongeait dans l'expectative d'un univers éthéré dont l'accomplissement s'éloignait avec l'effet de courbe prolongeant indéfiniment son attente. Quand, enfin, l'agreste décor ne laissa planer aucun doute, je faillis manquer le chemin de traverse. Je ne dus mon salut qu'à ce gigantesque merisier qui, la veille, abritait un splendide couple de bouvreuils pivoine et dont les feuillages étaient abondamment recouvert de petits fruits rouges.

Je n'eus pas à me poser l'angoissante question de savoir quel accueil me serait réservé car j'aperçus aussitôt dans la cour un long bras dépasser du bosquet *d'hydrangeas macro-phylla*, cette délicate variété d'hortensias. Le reste du corps suivit aussitôt et, même en tenue de jardinier, je reconnus sans mal le port altier de mon paladin, s'avançant lentement vers moi. Seul le chapeau de paille légèrement incliné, dissimulant les traits de son visage, put me faire douter un instant de l'opportunité de ma démarche, mais son large sourire balaya sur le champ mon incorrigible scepticisme. Sa sollicitude, presque joviale, tranchait avec son attitude distante de la veille. Une fine barbe envahissait son visage

émacé dont les yeux d'un bleu profond tiraient un avantage sans partage. Une courte mèche de cheveux châtons débordait de l'élégant couvre-chef et accentuait son aspect légèrement négligé tout en lui donnant ce côté sérieux et grave dont un glabre faciès n'est pas révélateur.

Même la cour me semblait métamorphosée ; de l'architecture des massifs au ton flamboyant du rosier grim pant faisant ressortir l'aspect rustique de la façade dont l'inscription gravée sur le linteau de l'entrée m'indiquait que trois siècles la contem plaient.

Il m'invita à prendre place dans son salon de jardin. De l'autre côté de la maison, là où l'expression *espace vert* prend toute sa signification. D'une closerie bucolique de verdure et de fleurs, appétissant hortillonnage gourmand, la nature et mon hôte avaient fait de cet espace privilégié un véritable éden thérapeutique.

Il ne m'interrogea point sur la raison de ma présence et fit chauffer l'eau pour le thé sans me demander mon avis. Ses mots voyageaient au rythme de ses allées et venues, un peu comme le vrombissement d'un bourdon qui, de fleur en fleur, ne maîtrise plus sa gourmandise. Je découvrais

soudain un être prolix qui venait d'ôter son masque protecteur...

C'est quand il remplit ma tasse du breuvage brûlant et parfumé qu'il me demanda:

« Puis-je vous appeler Jessica ? Moi, c'est Frédéric »

Fré-dé-ric !!!...

Elle roule maintenant à vive allure et consent, pour la première fois depuis son départ, à ne pas écouter son emblématique arioso. Puisse l'impressionnant silence qui le remplace lui donner l'énergie d'avancer un peu...

Sept kilomètres seulement résistèrent à son addictif comportement qu'elle considère encore comme l'exclusive thérapie de sa désespérance. Mais la pluie, trop fine, déclenche par intermittence les lourds essuie-glaces qui contrarient le tempo d'une complainte dont la valeur repose avant tout sur la profondeur et le raffinement de l'expression, propres aux genres musicaux les plus éminents. Concentrée sur la route dont l'asphalte brille anormalement, Elle n'a pas conscience

que son environnement lui échappe et l'enferme dans l'intemporalité perverse d'un substitut artificiel. Elle soliloque ; à moins qu'Elle ne chante machinalement la mélodie de cette cavatine qu'Elle connaît par cœur et dont la portée s'ajuste avec les réminiscences que l'émotion puise dans la joie ou la douleur d'un instantané.

Mais de quelles joies pourrait-il bien s'agir quand le cœur brisé ne peut plus faire appel qu'à un bonheur frelaté ? La nostalgie lancinante de ce genre de musique, quel qu'en soit le tempo ou le récit, aiguise la perception algique d'un ressentiment qui s'abandonne au simulacre d'une thérapie insidieusement trompeuse. Le piège se referme peu à peu et emprisonne l'âme doublement meurtrie pour laquelle il n'est point de salut. Elle décrypte alors amèrement le sens de ces notes qui ne lui ont jamais paru aussi acerbes et s'acharne à n'y voir qu'une raillerie perfide de son naïf bonheur évaporé. Le motif utilisé, sur fond de tristesse monolithique, lui devient insupportable.

« Mon Dieu, faites cesser cet insoutenable ricanement sarcastique », hurle-t-Elle, épuisée, tandis que son véhicule quitte inévitablement la chaussée...

Mon premier réflexe avait été de regarder ses mains ! Ces mains longues et fines, d'une élégance rare chez un homme. Ces doigts légèrement aplatis, aux articulations protubérantes, ces ligaments tendineux dont la gibbosité affleurait un épiderme qui semblait avoir éliminé tout ce qui n'était pas cellule noble. Et ce pouce... d'une exceptionnelle disposition à se tenir à plat sur sa face interne, selon les plus exactes disciplines dont se recommandaient les manuels d'exécution pianistique...

Frédéric ne pouvait plus être un prénom au hasard !

Chaque jour je chérissais un génial compositeur aux accents sublimes dont le jeu, entièrement calqué sur le style vocal, s'appli-

quait à lever le poignet pour le laisser retomber sur la note chantante avec grâce et infinie souplesse ; Frédéric, dont l'envol des paumes à la recherche des sons absolus pour la couleur des notes et la fluidité du phrasé, disposait du poignet comme la voix a naturellement recours à la respiration. Sa poésie des attouchements subtils et sa magie des demi-teintes rendaient grâce à ces prodigieux doigts plaqués délicatement sur les touches de l'instrument dont le contact si particulier métamorphosait les timbres tout en préservant la tonalité caractéristique de son élocution mélodique de base. Frédéric, mon idole de jeunesse, depuis ce jour où mon père m'avait offert mon premier piano droit, le Noël qui avait suivi ma déterminante rencontre avec l'inoubliable instrument.

Ses mains m'avaient envoûtée car je savais, depuis que j'apprenais à en jouer, qu'elles n'étaient pas ordinaires, qu'elles pouvaient atteindre la félicité. « Le tout est de savoir bien doigter », avait dit le maître, adoptant la technique qui lui semblait être la plus aisée sans forcément tenir compte des règles en vigueur. L'émancipation du pouce, aux facultés extensives exceptionnelles, faisait partie de l'apport inégalable de ses géniaux

doigtés en lui donnant droit de cité sur les touches noires et - plus fort encore - en lui confiant des fragments mélodiques au travers d'une rédaction musicale peuplée de nouvelles possibilités polyphoniques, comme en témoigne la superbe *Etude n°7 de l'opus 25*. Déroutante technique d'une efficacité sans pareille à laquelle les chevauchements des troisième, quatrième et cinquième doigts de la main droite, dans des formules chromatiques ou autres cantilènes, confirment étonnamment l'admirable performance.

« Vous ai-je offensé ? reprit-il, voyant à ma mine stupéfaite et à mon inattendu mutisme que quelque chose ne collait pas.

- Pardonnez-moi, mais je cherchais des yeux un piano fantôme, victime de mon imagination...

- Je ne suis pas vraiment musicien, mais j'adore la musique, et si vous avez ressenti la présence fictive d'un piano dans ma maison, c'est peut être parce qu'hier soir j'ai reçu Jean-François Stener, pianiste réputé de jazz avec qui j'ai partagé mon enfance.

- Mais vous, personnellement, vous n'avez jamais été au contact d'un tel instrument ?

- Non, et je le regrette car je considère qu'il est la base incontournable de la musique et de sa bonne compréhension, alors que je n'ai fait que souffler laborieusement dans un saxophone.

- Ne vous dévalorisez pas, la musique ne se réduit pas à un cercle de spécialistes. « Venue du cœur, elle doit pouvoir tout naturellement trouver à son tour le chemin des cœurs », disait le maestro du piano, qui désirait avant tout susciter chez ses élèves le goût de l'interprétation imaginative. Pour lui, l'essentiel était d'obtenir de ses disciples qu'ils missent toute leur âme dans leur interprétation, affirmant qu'« il n'est pas de vraie musique sans arrière-pensée ».

- Comme vous y allez ! Vous m'avez l'air bien au fait d'un sujet que je ne n'ai fait que survoler.

- Vous oubliez votre prénom...

-

- M'accorderiez-vous l'honneur de vous appeler Frédéric ?

Mais qu'est-ce que j'ai fait ? se dit-Elle, en reprenant ses esprits.

La voiture gît à quelques centimètres du talus contre lequel, de toute évidence, Elle a rebondi après avoir chassé sur de longs mètres à la suite d'un coup de frein intempestif. L'aile avant droite a visiblement souffert et la roue arrière gauche, légèrement décollée du sol, effectue encore quelques rotations dans le vide en donnant l'angoissante impression, dans de grinçants cliquetis, qu'elle a délivré là ses derniers tours. Dans un inquiétant silence, dépourvu de toute circulation, seul l'autoradio délivre ses impressionnantes séries d'arpèges sur un *cantus firmus* l'exhortant à prendre conscience de son

nauffrage, telle une mer agitée sur des flots qui se brisent.

D'une étonnante sérénité, Elle analyse rapidement la situation et comprend aussitôt que sa fuite s'arrête, au moins temporairement, au kilomètre quatre-vingt-neuf. Il est maintenant bientôt treize heures et plus une voiture n'a croisé son chemin depuis qu'Elle s'est lamentablement échouée sur le talus de la départementale désertée.

Pour la première fois depuis son départ, Elle fait un geste responsable : Elle éteint son autoradio.

Son visage est lisse, ses fossettes légèrement creusées, et une mèche de cheveux hirsutes dissimule ses yeux dont le regard fixe le tableau de bord sans le voir. D'un geste calme et assuré, Elle attrape son sac de voyage posé sur la banquette arrière et en extrait un cahier dont Elle choisit les pages avec soin. Lentement, Elle les déchire en tous sens, accentuant son geste sur la fin dans un chuintement sec et acéré qui en fait un acte sacré. Elle baisse alors la vitre et offre aux effets du vent la primeur de son comportement affranchi.

C'est comme ça qu'Elle aperçoit un véhicule parvenu à sa hauteur ; Elle étouffe un

petit cri de stupeur devant les visages effarés du conducteur et de son passager, tentant par des gestes rassurants de lui faire comprendre qu'ils sont là pour l'aider. Cernant très rapidement la situation, ils font preuve d'un discernement entendu lorsqu'Elle peine à trouver les mots pour justifier son désarroi et les circonstances de son extravagant positionnement.

C'est sans aucun mal, mais non sans scrupules, qu'ils parviennent à la remettre sur la route, et, malgré le choc éprouvé, la voiture peut reprendre son itinéraire, un instant menacé.

Je maîtrise, se persuade-t-elle alors ; ignorant volontairement le couinement redondant d'un frottement intempestif qui ne la fera pas s'arrêter à la plus proche station-service, comme Elle l'a indûment promis aux occupants du véhicule suivant de loin sa trajectoire aux arabesques préoccupantes.

Tout dans son attitude et son mode de vie apparent m'évoquait celui rythmant quotidiennement mes journées depuis que la musique m'avait révélé les arcanes de l'existence. Certains vivaient avec Dieu ou Vichnou ; moi j'avais Frédéric.

Quelle importance objective accorder au prénom, me disais-je, en admirant ce corps frêle, « beau de visage comme une grande femme triste », décrivant bien là ce charme ambigu que George Sand définissait ainsi et ponctuait de l'absolu « délicat de corps et d'esprit ». Indépendant, il savait vivre loin de la foule et de ses flagorneries, pour la passion de son art, sans aucune autre forme de reconnaissance. Son jardin regorgeait de couleurs chatoyantes et d'infinies variétés qu'il

mit un temps fou à me raconter par le détail et avec la fougue impressionnante d'un artiste complètement habité par l'amour d'un pistil fécondé ou d'une corolle aux tons flamboyants. Sa façon d'en parler, sa rigueur et sa modestie dénotaient son exigence de l'excellence jamais satisfaite. Jouer de la musique pour des amis ou planter des fleurs dans un no man's land isolé ne procédait-il pas de la même démarche ?

« Et vous, Jessica, nourrissez-vous quelque passion bizarre ?

- La musique, la musique et la musique.

- Dans cet ordre ?...dit-il d'un air amusé.

- L'ordre a peu d'importance lorsque le cœur est touché, avais-je répondu ; ajoutant que l'écoute d'une Mazurka vaut bien celle d'une Polonaise si l'interprétation restitue l'émoi.

- Alors vous êtes pire que moi car vous semblez développer une véritable obsession monomaniaque pour l'inventeur des *Nocturnes*.

J'esquissai un sourire.

- Oui pour la pathologie ; quant à l'inventeur du *Nocturne*, il se nomme Field.

Même si c'est véritablement Frédéric qui lui a donné ses lettres de noblesses en l'accordant si justement à la douceur chuchotée de la nuit.

- Et pourquoi lui plutôt qu'un autre ?

- Il a révolutionné l'art du piano. Il a créé une présence vivante sur les touches, un son et une sonorité qui lui sont propres. Il a inventé des formules nouvelles comme la *Ballade*, sorte d'improvisation composée répondant parfaitement à sa recherche d'une forme évolutive et dramatique pourvue de motifs variables, ou en a approfondi d'autres ; mais jamais il n'a cherché, d'une manière ou d'une autre, à décrire des choses, des personnages, des situations, ou que sais-je encore. Toute sa musique n'est que subtilité et, de la force intérieure, naît ce qui est à la portée de tout le monde : l'émotion.

- Vous en parlez tellement bien qu'on adhère aussitôt à votre passion, mais se pose alors un problème sans doute essentiel, celui de l'interprétation de ses œuvres.

- Vous avez raison, c'est en effet la pierre d'achoppement de sa musique car un bon interprète doit respecter toute son écriture, souvent compliquée, sans en forcer le trait. Mélange de rigueur et de souplesse, le

challenge consiste à restituer une simplicité qui n'est que d'apparence, à dérouler un phrasé qui excelle dans le fondu de l'art vocal par un jeu lié et chantant, en arrachant à l'instrument le secret d'exprimer la respiration...

- Rien que cela...

- « Chanter avec les doigts », avait-il dit plus simplement... La sensibilité expressive du toucher a donné à son jeu personnel une qualité ignorée jusqu'alors, et a indéniablement enrichi la signification poétique de son œuvre. Oh, mon Dieu... Vous avez vu l'heure, Frédéric ? »

Je me levai précipitamment, renversant au passage ma tasse vide, gagnée par une panique irrationnelle et faussement culpabilisatrice.

Frédéric n'intervint pas et n'essaya pas, par des mots vains, de me faire admettre une situation qui n'avait aucune logique apparente. Il m'accompagna simplement, du regard et dans des prévenances gestuelles d'une extrême élégance. Arrivés dans la cour, à proximité de ma voiture, il me tendit chaleureusement la main et, du fin fond de ses yeux bleus brillants, me demanda :

« Jessica, accepteriez-vous de venir
dîner demain soir ?

La route est longue et fastidieuse. Le jour semble décliner anormalement pour la saison et, à une heure où habituellement les gens se baignent sur les plages de la côte proche, Elle songe déjà à s'enfermer dans un motel isolé. Il faut dire qu'Elle n'a rien avalé depuis la veille et que la fatigue accumulée accentue lourdement son état dépressif. Elle n'a pas rallumé son autoradio, mais, dans sa tête, malgré Elle, resurgit la ligne mélodique de l'*Étude n° 3*, cette emblématique cantilène qui ne la fait plus pleurer mais dont les notes récitées fragilisent sa frêle volonté.

La pluie cesse enfin et, soudain, le ciel se déchire pour laisser passer le premier rayon du soleil qui, malgré sa timidité, annonce une probable éclaircie. Mais le spectre des

couleurs en formation souligne que l'embellie n'a pas encore atteint la ville la plus proche dont les faubourgs commencent à déployer leurs quartiers populeux.

La proximité soudaine de la foule accélère son pouls et agresse sa nostalgie qui, pourtant, pourrait trouver là une échappatoire momentanée à son indomptable esclavage. Son visage se ferme un peu plus et ses yeux, interloqués, scrutent intensément la cohue, insensible à son désarroi. Elle comprend alors ce qu'est la solitude, la vraie, celle qui nous rend lasse de notre propre compagnie, mais celle aussi dont une improbable silhouette fantomatique suffirait à réveiller l'espoir...

Elle préfère alors quitter cet endroit grégaire et poursuivre sa route au-delà du miroir déformant que sa pesante disgrâce lui renvoie.

Je commençais à bien connaître la route.

En temps normal, ça me prenait deux heures quarante, mais j'étais un peu payée pour ça... Là, j'avais pris l'autoroute, privilégiant le côté pratique au charme bucolique de nos merveilleuses départementales. Et je pensais couvrir en une heure quarante les deux cents kilomètres me séparant de cette déraisonnable invitation que je n'avais pas eu le courage ni l'envie de refuser.

Quand même ! Parcourir près quatre cents kilomètres, aller-retour, pour dîner avec quelqu'un que je ne connaissais que depuis trois jours...

J'avais beau creuser dans ma mémoire et chercher au révélateur de mes motivations

antérieures, la vie, c'était sûr, ne m'avait pas encore offert cette douce folie compulsive. Je refusais alors d'en faire l'analyse, craignant d'anéantir cet élan sincère qui échappait délicieusement à l'étouffante pensée discursive.

Les kilomètres défilaient allègrement tandis que les aiguilles du temps semblaient dépassées par les événements. J'aimais ce paradoxe frustrant en complet décalage avec la réalité de l'instant, mais j'avais bien conscience que je sacrifiais l'aspect poétique de mon itinéraire à la prosaïque rationalité d'un hypothétique appareil.

Une heure vingt-six! J'avais dû enfoncer un peu trop le champignon... Cinq minutes plus tard, au détour des chemins vicinaux, j'abordais pour la troisième fois en trois jours cette envoûtante demeure quelque peu hors du temps.

La porte restée grande ouverte prolongeait la convivialité déployée la veille et m'invitait, de toute évidence, à transgresser les codes de la bienséance conventionnelle. J'hésitai un instant, puis agitai énergiquement le heurtoir qui résonna puissamment dans le hall de la maison. Une voix forte mais lointaine s'égosilla :

« Entrez, Jessica, et installez-vous, je suis un peu en retard ».

Je traversai le hall pour gagner le salon, mais au lieu d'y accéder directement - comme la porte restée fermée juste à ma gauche ne me l'indiquait pas - j'empruntai un dédale de petits couloirs dont la géographie tourmentée et inattendue dérouta quelque peu mon sens de l'orientation et ma sérénité : à l'opposé du corridor débouchant sur le séjour, la porte de la salle de bain, restée entrouverte, me dévoila soudain la mystérieuse et troublante beauté d'un corps nu. Vision fugitive d'épaules charnues et de cuisses puissantes chargées d'un érotisme exacerbé par le ruissellement des gouttes d'eau qui, telles des perles de nacre, envoûtèrent mon entendement féminin. Honteuse et troublée, je me lovai dans le moelleux du premier fauteuil rencontré, que mes jambes cotonneuses et mon esprit perturbé réclamaient ardemment.

Moins de cinq minutes plus tard, Frédéric surgissait, resplendissant d'élégance et illuminé d'une fraîcheur dont les effluves puissants d'une eau de toilette épicée ajoutaient à son magnétisme naturel. Mes yeux, encore sous l'emprise des images entrevues,

détaillèrent instinctivement son voile pudique érigé avec goût et simplicité. Moulé dans un jean au plus près du corps, il avait choisi de laisser flotter une élégante chemise blanche de lin aux fibres charnues. Ses cheveux encore mouillés donnaient à son visage un air de grande liberté.

Son large sourire et sa main tendue m'invitèrent cordialement à rejoindre la terrasse où deux couverts avaient été dressés.

« Je me suis permis de mettre la table dehors, dit-il, mais si vous préférez nous pourrons manger à l'intérieur.

- Comment pourrais-je commettre un tel sacrilège ? Tout votre art floral bénéficiant sans doute de l'horaire le plus propice à sa mise en valeur !

- Les fins de journée estivales sont, en effet, ma plus grande satisfaction. Les éclairages sont d'une douceur exceptionnelle, les ombres s'allongent et les odeurs de terroir remontent délicieusement dans l'assourdissant silence du crépuscule émergent.

Face au jardin, les yeux baignés dans les faibles rayons du soleil, je me prenais à rêver. Et si le bonheur existait ? Chaque gorgée d'alcool me diffusait une sensation indicible de bien être et je me rendais

compte, soudain, que la vie pouvait comporter d'incroyables facettes.

C'est lorsque nous entamèrent le repas que Frédéric s'enquit d'en savoir un peu plus sur mon passé. Comme à chaque fois, dans pareil cas, j'esquivai le sujet en mettant l'accent sur la douloureuse perte de mes parents, ce qui a pour effet immédiat de déclencher la compassion gênée de mes interlocuteurs.

« Et, vous Frédéric, que faites vous dans la vie ?

- Je vends des objets d'art par correspondance. Sur internet pour être tout à fait précis, où j'ai créé un site voilà deux ans maintenant.

- Ah..., et quel genre d'art exactement, m'intéressai-je.

- C'est très divers, mais n'y voyez là aucune noblesse particulière, je fais avant tout de l'alimentaire...

- Vous aimez bien vous dévaloriser, apparemment !

- Non, non, ne croyez pas cela, mais je ne vis pas ce que j'avais rêvé. Il y a deux ans, je travaillais chez un expert comptable auprès duquel je gagnais bien ma vie, mais dont le travail m'ennuyait à mourir.

- Mais alors pourquoi n'avoir pas changé pour un métier vous passionnant ?

- J'ai changé pour deux raisons : je ne voulais plus dépendre d'un patron et je voulais travailler chez moi pour disposer de mon temps. En revanche, j'ai accepté de faire n'importe quoi parce que ma passion ne se monnaie pas...

- Que voulez-vous dire ?

- Ma passion c'est d'écrire ! Vous en connaissez beaucoup qui peuvent pénétrer le carcan interlope des éditeurs, à supposer qu'ils aient du talent ?

- Ah, vous êtes écrivain !

- Non, je n'ai pas dit cela. J'écris, ce n'est pas pareil. Car pour être écrivain il faut obtenir une reconnaissance que je n'ai pas.

- Mais avez-vous essayé, au moins ?

- D'écrire ? Oui ! Je plaisante... J'ai, en effet, envoyé un de mes manuscrits à différents éditeurs qui m'ont tous répondu que, malgré mon soi-disant talent, ma prose ne cadrerait pas avec leur ligne éditoriale...

- Pourquoi, d'après vous ?

- Surtout parce qu'ils ne m'ont pas lu, répondit-il avec empressement et une pointe d'humour désabusée.

- Donc, vous pensez que les éditeurs reçoivent des ouvrages qu'ils ne lisent pas ?

- Je ne le pense pas, j'en suis sûr. Tous mes manuscrits me sont revenus dans l'état où je les avais envoyés, c'est à dire avec des pages collées au beau milieu du livre...

- Génial !

- Oh, je n'ai rien inventé. C'est Proust qui me l'a soufflé. Il en était arrivé à utiliser de tels stratagèmes pour démasquer, déjà, la nomenclatura du livre. Marcel Proust, cet énorme écrivain qui fut contraint de commencer la brillante carrière qu'on lui connaît à compte d'auteurs !

- Voilà au moins de quoi vous laisser de gros espoirs...

- Merci, Jessica, mais mes ambitions restent très modestes. J'aimerais simplement qu'un comité de lecture lût mon manuscrit et le publiât s'il le mérite. C'est là toute la reconnaissance à laquelle j'aspire. »

Tout en finissant sa phrase, Frédéric s'était levé pour débarrasser la table. D'un geste ferme mais délicat, il s'empara de mon assiette et prit bien soin de contourner la table pour regagner la cuisine afin d'éviter le côté fermé de la terrasse, dont l'espace restreint aurait pu provoquer un léger frôle-

ment de nos corps. Il me proposa un café, puis la conversation s'orienta tout naturellement vers sa vie familiale.

« J'ai deux enfants merveilleux et une femme qui l'est non moins. Elle travaille au centre hospitalier et possède, même à la maison, toutes les qualités d'une excellente infirmière. Son dévouement pour nos enfants est total et je lui sais gré de n'avoir jamais délaissé son statut d'épouse pour autant. »

J'avoue qu'à cet instant une pointe de jalousie m'a envahie. Comme une insulte par ricochet. Ça n'avait pas de sens, et je me suis reprise aussitôt.

« Quel compliment !

- Oui, et l'insensé est que je ne l'avoue jamais... Ni aux autres, ...ni à elle »

Il esquisça un léger sourire avant d'ajouter :

« En fait, vous êtes la seule à qui je déclare ma flamme... »

C'est totalement épuisée qu'Elle se laisse tomber sur le lit d'une chambre d'hôtel bordant la nationale 3B.

Il fait complètement nuit et le réceptionniste n'a pas très bien compris pourquoi cette étrange passagère avait gardé ses lunettes de soleil. Il aurait aussi pu lui demander pourquoi, pour seul bagage, elle ne portait qu'un walkman aux oreilles.

Un walkman pour seule provision ça étonne mais ça peut suffire pour quelqu'un dont les escales et la destination échappent à toutes les règles du voyage ; pour celui ou celle qui va et vient d'un lieu à un autre sans autre bagage qu'une infinie détresse. Que reste-t-il alors quand la valise du paraître s'éventre sur le quai des illusions, sinon une

rengaine obsédante, une mélodie pénétrée d'affliction et de nostalgie, un cantabile poignant qui s'empare des émotions et fait de ce ridicule objet le viatique de la méharée du malheur ?

Combien de fois a-t-elle gravé son désespoir sur son CD ? Vingt fois ? Trente fois ? Durant une heure et demie, Elle peut s'imprégner de l'atmosphère si particulière suscitée par la répétition de cet inégalable poème aux phrases et aux émois cyclothymiques qui accompagnent ses sentiments labiles.

Sous-titrée *Tristesse* par les musicologues, la mélodie jouée *legato* en écoute excessive peut, paraît-il, faire perdre le contact avec la réalité et plonger dans un état d'accablement extrême pouvant atteindre l'atrabile, à laquelle les anciens attribuaient les névroses qui portent à la tristesse...

L'air tiède d'une nuit épaisse envahissait agréablement l'habitacle. Cheveux au vent et sourire aux lèvres, Je remontais l'autoroute aux sons de la Polonaise en la bémol majeur qui gueulait à l'obscurité désertée mon *héroïque* soirée.

Malgré l'heure tardive, je n'avais pas osé avouer à Frédéric que j'avais maintenant de longs kilomètres à effectuer. Pire, à sa question « quand vous reverrai-je », je n'avais pas hésité à lui répondre « Mais demain, puisque c'est à moi de vous inviter à dîner ! »

Je vais aller voir Romain pour lui demander de me délocaliser quelques jours sur ce singulier secteur, d'un attrait dépassant peut-être le domaine de l'immobilier...

L'absence de lune accentuait l'audition euphorique de mes morceaux préférés. Le son du piano, éblouissant de pureté, déchirait la nuit grâce à l'exceptionnelle qualité du seul élément digne d'intérêt dont j'avais amélioré la performance sur mon véhicule : la chaîne Hifi.

Ma pensée vagabondait en surfant sur les accords puissants que ma mémoire alimentait. Quel artiste se cachait donc sous les traits discrets de cet écrivain-jardinier depuis que j'avais découvert qu'il peignait également ? Contraint d'en admettre la véracité, alors que j'avais vu sa signature au bas d'un tableau trônant dans son vestibule, il m'avait alors ouvert son musée secret. Quelques toiles émouvantes au travers desquelles il exprimait, dans le mystère et la poésie, la libre manifestation de ses impressions personnelles ; bref, du romantisme encore et toujours !

Ce prénom me poursuit, m'étais-je dit, et me rappelait que son homonyme - celui dont le cœur du grand débat était de savoir comment rendre la couleur en musique - était l'ami de Delacroix qui marqua de son génie le romantisme et le XIXe siècle. En gardant intact l'impulsion des premières ébauches et sa cou-

leur, il traduit les formes avec fougue en théorisant le mélange optique utilisé dans le passé par Véronèse et Rubens.

« N'est-ce pas Baudelaire qui a le mieux défini le romantisme de l'époque ? m'avait-il demandé. Savez-vous ce qu'il en disait, Jessica ?

- J'avoue que non.

- Il a dit que « le romantisme n'est précisément ni dans le choix des sujets ni dans la vérité exacte, mais dans la manière de sentir »...

- Vos toiles ne disent pas autre chose...

- Il ajoutait « Qui dit romantisme dit art moderne, c'est-à-dire intimité, spiritualité, couleur, aspiration vers l'infini, exprimée par tous les moyens que contiennent les arts ». Ainsi tout le monde était concerné.

- La musique, pour sa part, a investi avec une audace sans précédent l'intérieur du moi en tentant de rendre par des sons les états émotionnels les plus intenses. Mais seul un génial compositeur utilisa non seulement de nouveaux moyens sonores, mais aussi des formes nouvelles en songeant à des œuvres à la structure complexe et à l'expression moins figée dont l'identité, j'en suis sûre, n'a pas dû vous échapper...

- Frédéric, évidemment, avait-il conclu, dans un rire communicatif ».

Je n'avais pu qu'en rire aussi, mais j'avais quand même tenu à lui démontrer la véracité de mes allégations, au cas où l'humour n'aurait été que le paravent d'une insuffisance culturelle, tout en me demandant quand même si je n'en faisais pas un peu trop sur le sujet...

« On peut considérer que Frédéric a connu trois périodes distinctes dans sa courte vie. La première, au début de son œuvre dans les années 1820, est apparentée au style *brillant*, créé fin XVIIIe par Hummel, Field et Weber, notamment. Style qui s'était considérablement éloigné des paradigmes et des parangons classiques par un souffle d'une esthétique et d'un goût nouveaux auxquels des procédés de jeu virtuose, inconnus jusqu'alors, modifièrent la nature même de la composition. En parallèle, le début du XIXe siècle, qui s'était affranchi des règles rigides de l'école de Vienne et de la pulsation rythmique très spécifique la caractérisant, avait ouvert le champ à une musique plus libre dans le domaine de l'expression, plus proche des émotions ; c'était là une époque de transition dont on a tendance à négliger

l'importance. Alors qu'elle correspond à la seconde période beethovénienne dont les traits extrêmement personnels n'étaient pas encore assimilables au pur style romantique qui allait suivre, et encore moins au style classique la précédant.

- A quand datez-vous, alors, son authentique période romantique, étant donné la brièveté de sa carrière ?

- A partir de 1830. C'est là vraiment que sa musique nécessita de nouveaux moyens sonores et l'apport de formes nouvelles auxquelles le genre classique ne lui paraissait plus adapté.

- Par exemple...

- La *Ballade*. Forme qu'il associait le plus au romantisme depuis sa fascination pour Mickiewicz. Mais le *Scherzo*, aux thèmes peu conventionnels avec ses successions de notes surprenantes et ses systèmes compliqués de rythmes et de pauses aux contrastes criants, est un autre genre qui laissa libre cours à son génie pour la formation des phrasés et la prosodie musicale.

- Difficile quand même de s'y retrouver au travers des autres œuvres qu'il a composées et qui s'échelonnent bien souvent tout au long de sa vie.

- Je vous le concède volontiers ; d'autant plus que sa façon de concevoir la musique donnait à son style - même dans ses débuts - une forme si subtile et animée d'un tel souffle créateur qu'il confinait déjà au romantisme dont il pénétrait même parfois l'univers esthétique. Mais je présume qu'en peinture il est tout aussi difficile de déterminer des périodes distinctes en déchiffrant les toiles d'un artiste que l'on s'efforce d'attacher à un mouvement précisément ? »

Frédéric avait mis un certain temps avant de répondre à ma question. Il semblait réfléchir, tout en quittant la pièce qui lui servait d'atelier. Puis il m'avait fait rire après un long moment de silence et alors qu'il éteignait la lumière en m' avouant avec une émouvante candeur :

« Je ne sais pas ! »

Il avait souri à mon hilarité et avait ajouté :

« Je pense qu'en peinture nous avons beaucoup plus de découpages identifiant les différents périodes de notre art, ce qui fait que l'on peut retrouver un même artiste dans plusieurs mouvements. Songez que le XXe siècle à lui seul compte soixante mouvements reconnus !

- Et pour ce qui concerne la période du romantisme ?

- Une première phase préromantique s'est ouverte entre 1770 et 1800, où des artistes ont adopté de nouveaux thèmes tout en conservant un style néo-classique. Je dis bien néoclassique, car le classicisme a connu après lui le Caravagisme, le baroque, l'Atticisme et le Rococo, avant de revenir à une période néoclassique. Puis les années 1800 à 1824 ont découvert une nouvelle conception du paysage, et l'apogée du mouvement - celle des peintres de génie - s'est située entre 1824 et 1840.

- Comparable, dans sa conception et sa création, au romantisme musical ?

- Comme en musique, l'artiste pour la première fois s'exprima à travers sa peinture et non plus seulement pour satisfaire ses commanditaires et, comme en musique, l'imagination devint le moteur de la création.

- Différence qui éclaire bien des œuvres de cette prodigieuse et décisive période.

- En effet, désormais un tableau achevé ne dépendait plus de la qualité de sa finition, mais de sa cohérence interne décidée par l'artiste !

La multiplication soudaine des lumières embrasant l'horizon m'indiqua que j'abordais les faubourgs de la ville. Un bref coup d'œil à la pendule du tableau de bord confirma mon intuition : une heure trente, comme à l'aller, dans cinq minutes je serai arrivée.

Domage, j'étais en bien belle compagnie...

Allongée en travers du lit, ses habits éparpillés aux quatre coins de la chambre, Elle fixe sombrement le plafond. Il est trois heures du matin et, malgré l'extrême fatigue, Elle ne dort toujours pas. Elle a quitté ses écouteurs, et la profondeur du silence à cet instant décrit bien l'état fuligineux dans lequel son esprit tente encore de subsister. Une ride profonde barre son front que ses cheveux épais ont bien du mal à masquer ; ses joues creusées lui rappellent qu'Elle n'a toujours rien absorbé et son regard semble s'éteindre au rythme des diodes rouges qui clignotent sur le réveil à son chevet.

Ses yeux commencent à piquer et, alors que le premier grondement du tonnerre se fait entendre, Elle trouve le sommeil sans

voir que l'horizon se brise dans un éclair livide.

Elle n'entendra pas les coups répétés de l'orage qui claquent intensément ; Elle ne verra pas l'inquiétante lumière blanche envahir la chambre, mais Elle subit déjà, comme dans les scénarios de ces films d'horreur où les nuits d'orage sont propices aux vampires, l'effroyable sensation d'être vidée de son sang. Dans un théâtre aux insupportables sépultures profanées, une silhouette hiératique au visage blême attaque d'une main étonnamment souple les touches d'un piano gigantesque. La pointe de son doigt glisse instantanément sur la partie la plus charnue de sa dernière phalange et finit sur la partie la plus plate, émettant dans sa nuance la plus sophistiquée les trois gradations de sa subtile sonorité. Des cris épouvantables s'échappent des corps nus entassés et, dans un raffinement sans pareil, le doigt du pianiste se laisse mollement remonter par la touche de l'instrument dans un final éblouissant.

Ce matin là, en me réveillant, j'avais la nostalgie de ma nuit passée.

J'avais fait un drôle de rêve. Un emblématique personnage, dans des mises en scène trahissant une surprenante intimité, hantait encore ma mémoire... Je me contentais de le consigner dans mon journal intime. Toutefois, tout en me dirigeant vers l'agence, je ne pouvais m'empêcher de repenser à cette envoûtante réalité fictive dont l'impact sur mon quotidien n'avait rien d'illusoire...

Romain souscrit aisément à ma demande en m'accordant trois jours de prise en charge de mes frais, et je pus reprendre la route sans avoir, cette fois-ci, la hantise du retour. J'abandonnai rapidement l'autoroute et musardai légèrement sur les chaussées

poétiques du réseau secondaire aux sons délicats des inimitables *Préludes*. A l'heure du déjeuner, je pris la route de la côte à la recherche d'un établissement dont la vue m'offrirait plus de garanties que les qualités gustatives du menu censé rentrer dans la fourchette de prix imposé par l'octroi de mes défraiements. De fait, je dus me contenter d'un plat du jour largement assisté par la technique du sous vide avec laquelle certains restaurateurs croient pouvoir nous faire oublier la qualité des produits frais. Mais en sortant de table j'eus quand même le sentiment d'avoir vécu un instant privilégié. Comment définir, en effet, cette ineffable sensation dont la perception d'un interstice temporel sait se nourrir des aptitudes environnementales de l'instant ? Je ne saurais dire s'il tenait plus à l'air moite et iodé d'une calme journée ensoleillée qu'à la présence au dessus de ma tête de fougueux oiseaux dont les cris perçants se perdirent dans l'écho de l'intermittent ressac.

Je savais n'avoir aucune peine à justifier ma présence prolongée sur cette étroite bande immobilière dont les rares opportunités nécessiteraient d'âpres négociations. Trois jours n'y suffiraient peut être pas,

et je n'avais obtenu aucun élément significatif après cette première demi-journée.

Mon dernier rendez-vous achevé, je filai à mon hôtel en consultant fiévreusement ma montre. Une heure et demie plus tard, j'affichais l'élégance d'une convive que la minutie avait affublée d'un léger débardeur fuchsia débordant avec chic sur une impeccable jupe noire.

Je lus comme un compliment dans les yeux étonnés de mon hôte qui, sans arborer une tenue à l'apparence recherchée, avait su allier soin et désinvolture.

« Jessica, vous êtes incroyable ; vous m'invitez au restaurant et vous débarquez avec des fleurs ! Vous brisez tous les codes et vous m'obligez ! »

Je suis partie d'un énorme fou rire que Frédéric, un instant gêné, partagea sans retenue.

« Mon cher, lui répondis-je, le langage des fleurs autorise tous les débordements, y compris celui de la bienséance ! » Ce qui ne voulait pas dire grand chose mais nous amusa comme des gamins complices d'une absurde facétie.

Frédéric avait choisi un restaurant qu'il me présenta comme étant l'un des meilleurs

rapports qualité prix des établissements gastronomiques de la région. Il me proposa, afin de respecter une parfaite égalité des sexes, de conduire à l'aller et de me laisser le volant au retour, mais sa mine réjouie et son irrésistible façon de le dire démasquèrent assez vite sa supercherie, dénotant au passage son excellente humeur et la liberté de ton nouvelle qu'il adoptait avec moi. Les trente cinq minutes que dura le trajet ne furent que blagues et galéjades de sa part.

L'extérieur du restaurant ne payait pas de mine et rien ne pouvait laisser supposer l'extrême raffinement de la salle à manger. De style rustique et feutré, une grande intimité se dégageait des tables installées comme autant de petits îlots en chapelet. Ma première émotion fut auditive, parce qu'inattendue et d'une telle qualité, que je me suis demandée s'il s'agissait d'un enregistrement ou bien si quelqu'un, d'un salon voisin, jouait réellement la valse n°19 en la mineur, avec la même délicatesse qu'un Alfred Cortot l'avait fait à son époque. Comme si Frédéric avait aussi commandé les émotions avant le choc des saveurs gustatives !

« C'est ici que venait dîner Gabriel Lefay lorsqu'il était de passage dans la région.

- Ah, ... », répondis-je évasivement, partagée entre l'absurde désir de plaire et l'ignorance totale du personnage évoqué.

Sourire aux lèvres, Frédéric avoua, mais un peu tard, que la célébrité en question n'était en fait qu'un peintre local, tout à fait respectable mais tout aussi parfaitement anonyme.

« C'est pas bien ça, Frédéric, de se moquer de ses petits camarades..., le repris-je en le taçant vertement du doigt.

- Je plaide coupable et vous offre l'apéritif pour me faire pardonner.

- Vous oubliez que c'est ma soirée.

- C'est exact, mais comme je vous ai quand même un peu forcé la main concernant le choix du restaurant, vous me permettez également de m'occuper du vin. »

Mettant aussitôt son plan à exécution, il me proposa les quelques bons crus qui lui paraissaient les plus appropriés à notre menu.

- Où avez-vous appris à cuisiner si finement, Frédéric ?

- Auriez-vous donc apprécié à ce point ma prestation d'hier soir ?

- J'ai même encore du mal à croire qu'elle vous appartienne totalement !

- Je vous assure pourtant que, seuls, les produits de base n'étaient pas maison et que je n'avais pas caché ma femme en cuisine... »

Il fit une petite pause, se racla la gorge et ajouta sur le ton de la badinerie : « elle n'est, de toute façon, pas le genre de femme que l'on cherche à cacher ».

Au-delà d'une certaine jalousie, totalement incongrue, ce fut un sentiment de profond respect et d'immense admiration qui m'envahit alors. Jamais je n'avais encore entendu un homme parler de sa femme, ou des femmes en général, de cette façon là. Percevant mon trouble, il s'enquit d'en savoir plus :

« Vous ne semblez pas convaincue ?

- Oh que si ! Et bien au-delà de vos performances culinaires : je me demandais simplement quel mode opératoire vous utilisez pour afficher une telle sérénité conjugale »

Il porta son verre de Condrieu à la bouche, en aspira le nectar avec délectation et le reposa sur la table, tout en l'agitant comme il le faisait avant chaque dégustation.

« La vie nous propose sans cesse des opportunités que l'on saisit ou que l'on

néglige. Le tout est de savoir assumer ses choix. »

Il leva son verre et poursuivit tout en observant le liquide qu'il ne cessait d'agiter.

« Me concernant, c'est un peu plus compliqué... Disons que j'ai assumé avant de pouvoir choisir.

- Ce qui revient à dire que...

- Non, Jessica, ne me coupez pas, dit-il gentiment mais fermement en faisant opposition de sa main libre. Je vous livre, pour des raisons que je ne cerne pas, les arcanes d'une destinée que j'analyse en même temps que je vous la confie. »

J'étais un peu déconcertée, brûlant d'envie de connaître la suite, mais sincèrement gênée de pénétrer un univers auquel j'avais l'impression d'extorquer son identité. Malgré sa stricte recommandation, je ne pus m'empêcher de l'inviter à ne pas regretter une telle initiative.

« Je suis très flattée de la confiance que vous m'accordez, Frédéric, mais vous savez aussi bien que moi que je ne suis pas la personne la mieux qualifiée pour recevoir vos confidences.

- Qu'est-ce que vous en savez ? dit-il ostensiblement. Ne dit-on pas : comme on fait son lit on se couche ? »

Pour une fois qu'Elle a dormi quelques heures, les cernes de ses yeux semblent avoir sensiblement dégonflé et ne l'ont pas empêchée d'adresser un regard furtif au miroir de la salle de bain, en sortant de la douche froide qu'Elle s'est imposée juste avant son départ.

Même regard suspicieux à la remise des clefs, même sourire crispé de la part du réceptionniste, qui ne pourrait reconnaître, s'il l'avait croisée quelques jours plus tôt, la superbe jeune femme dynamique qu'Elle fut.

C'est en regagnant sa voiture qu'Elle constate les dégâts de sa sortie de route, lui arrachant, pour la première fois, un rictus désabusé. Les premières notes de l'*Etude n° 3* se font entendre dès qu'Elle tourne la clef de contact et, avant qu'elle n'atteigne le bout du

parking, résonne déjà la bouleversante mesure 21 à partir de laquelle tout concept rationnel n'a plus aucune signification.

Heureusement l'anesthésie ne dure pas trop longtemps (*l'Étude* est un morceau très court) et le chuintement qu'Elle perçoit dans le silence suivant la mélodieuse apothéose l'incite à considérer la réalité sous un jour nouveau.

J'ai faim, constate-t-Elle, à la recherche d'un garagiste.

Le ciel a enfin retrouvé l'aisance de ses lumineux rayonnements, mais la température de cette matinée n'exclut pas l'inconstance capricieuse de ses torrides excès.

Je triturais ma serviette, les yeux quelque peu hagards, incapables désormais de soutenir son regard. Un silence venait de s'établir entre nous. Frédéric était d'un calme et d'une sérénité déroutants, et j'eus curieusement la sensation que notre complicité venait d'en prendre un coup !

Ça n'avait pas de sens ! Pourquoi m'avoir affranchie d'une telle révélation qui ne pouvait que venir jeter le trouble sur notre relation ? Je devais rompre le silence, mais en étais complètement incapable ; mon pouls s'accélérait anormalement et je compris soudain que, peut être, je faisais fausse route. Comme le cœur a ses raisons que la raison ignore, je réalisais que la vérité de chacun se construit sur le laborieux déchiffrement que

notre raisonnement ajuste à nos désirs. De quoi étais-je en train de l'accuser ? De m'accorder une confiance dont je n'étais pas digne ! J'eus honte de moi et, alors qu'il s'excusait de quitter la table, sans doute pour échapper à mon inqualifiable attitude, j'eus envie de lui.

C'est bien les femmes ça ! La minute d'avant j'avais affaire à un rebutant monstre manipulateur, et maintenant mon sexe humide s'offrait à lui...

Reprends toi, Jessica.

J'avais tout le temps de réexaminer ses propos pour tenter d'en mieux saisir la portée :

« J'ai connu ma femme le jour de mes quinze ans. Dans un de ces bals populaires du samedi soir où les jeunes venaient avant tout pour draguer. On a flirté, on s'est revus régulièrement, on a même fait l'amour ; tant et si bien qu'à l'aube de mes dix-huit ans j'apprenais que ma succession était assurée. A l'époque nous n'avions pas d'états d'âme, à part celui de quitter le plus rapidement possible le domicile parental. Quasiment une aubaine, en quelque sorte... Je me suis marié trois mois plus tard. Ma femme, Sandrine, est un être exceptionnel de douceur et de gentil-

lesse. Elle mesure un mètre soixante-quinze, et ses mensurations de l'époque collaient parfaitement au mythe de la blonde affriolante. Mes amis m'enviaient. Je n'ai donc pu faire d'études supérieures, comme je l'envisageais, après avoir pourtant su forcer la décision de mon père qui s'était longtemps opposé farouchement à ce que je rejoinsse l'école des beaux arts. Direction l'usine pour assumer les besoins d'une femme mère au foyer dont les journées se remplissaient uniquement des tâches ménagères. Je n'ai pas vu grandir notre fils, Alex, sur lequel je n'ai sans doute pas posé le regard qu'un père de dix-huit ans réserve à l'insouciance de sa fougueuse jeunesse. Pire, deux ans plus tard survint la naissance de notre fille, Sonia, pour laquelle non seulement j'ai raté l'accouchement mais aussi les premières années de sa vie... Alors je me suis mis à écrire et à peindre comme un fou. Et même si Sandrine n'y perçoit toujours pas un langage commun, cela fait maintenant deux ans que j'ai retrouvé un semblant d'équilibre qui me permet partiellement d'évacuer la frustration d'une destinée sur laquelle je n'ai eu aucune emprise ».

Aucun commentaire n'avait suivi sa déchirante confession. J'avais perçu dans ses

yeux, détachés de mon regard, une infinie mélancolie qui brusquement avait assombri son visage, et je n'avais pas compris à cet instant qu'il avait eu besoin d'une écoute sincère et non d'un juge de paix à l'insupportable fatuité. Je m'en voulais terriblement.

L'ambiance du restaurant était retombée, de nombreuses tables s'étaient libérées et la fatigue semblait s'être emparée des serveurs dont le pas lourd ankylosait la démarche servile. Je me sentis soudain ridicule, seule à notre table abandonnée, et les yeux me picotèrent un peu. Mes intestins se nouèrent douloureusement et j'eus l'impression que tout ça se lisait indubitablement sur les traits de mon visage défait.

« Savez-vous ce que je viens de découvrir ? »

Perdue dans mes élégiaques pensées, je sursautai en levant des yeux étonnés vers celui qui m'apostrophait et dont, seule, l'apparence visuelle me révéla l'identité familière.

« Vous ai-je fait peur, Jessica ? ajouta Frédéric surpris par ma réaction. Vous semblez si lointaine et si abattue... »

Coincée dans mon attitude amblyope je devais réagir vite, n'ayant de choix que la diversion, et de préférence avec humour...

« Ne me dites pas que vous venez de comprendre ma blague ? », assénè-je avec aplomb.

Une blague sans intérêt qui avait débuté notre repas et que j'avais osé lui soumettre pour faire écho à la série de boutades qu'il n'avait cessé d'émettre durant tout notre trajet. Il avait beaucoup ri ; comme maintenant où je tentais de prendre son humour en défaut et de retrouver ma bonne humeur.

« Non, non, dit-il. Je viens de découvrir qu'il existe un petit salon équipé d'un piano sur lequel, tenez-vous bien, un musicien fait revivre - et plutôt pas mal à mon humble avis d'amateur - votre compositeur préféré !

- Je partage votre « plutôt pas mal » si j'en juge par l'interprétation de la valse qui nous a été offerte à notre arrivée.

- Là, j'ai cru reconnaître une *Mazurka*...

- Vous ne pouvez pas vous tromper, Frédéric. La *Mazurka* est une forme de danse stylisée qui s'inspire des motifs authentiques du folklore. Ce fut une nouvelle forme d'expression musicale dont la grande originalité provient de cet étonnant mélange de simplicité et de raffinement procuré par l'apport d'airs populaires, saisis en un bref raccourci

dans la propre pensée musicale de l'auteur avec une parfaite rigueur. »

Il sourit à l'évocation de mes « évidences », mais en fit une pertinente analyse.

« J'y ai même perçu des harmonies assez surprenantes.

- En effet, ce créateur hors pair s'est servi avec beaucoup d'ingéniosité du système majeur-mineur, provoquant parfois des chromatismes très audacieux et créant des effets harmoniques d'une grande originalité. »

Ce fut notre dernière conversation sérieuse.

Nous allâmes déguster notre *Bénédictine* au salon, où piano et alcool nous transportèrent au-delà de l'analyse incongrue de nos situations équivoques.

Atablée devant des œufs frits au bacon et des toasts qu'Elle inonde d'un délicieux miel parfumé à l'acacia, Elle déjeune avec appétit. Il est neuf heures sept. Sa route est encore longue, mais Elle peut prendre son temps car sa voiture ne sera prête qu'en toute fin de matinée.

Pour la première fois depuis son départ, Elle jette un regard étonné sur le monde qui l'entoure et tente d'y puiser au moins la force d'avancer. Incapable hier de se faire la moindre idée de ce que sera son lendemain, Elle pense enfin pouvoir échapper à l'insupportable tyrannie qui ne lui a pas offert d'autre alternative que de subir inexorablement ses émotions.

Oh, juste quelques éléments de lucidité qui lui ont permis de contenir ses larmes et de prendre une décision.

S'alimenter et rouler en toute sécurité en étaient les préalables.

Le lendemain matin, j'avais un peu mal aux cheveux... Du fond de mon lit, j'apercevais la lumière crue du soleil qui perçait les rideaux disjoints.

Quelle heure pouvait-il être ?

Plutôt que d'attraper ma montre posée sur la table de chevet, je me suis retournée et, dans un grand soupir d'aise, je me suis vautrée de tout mon long en travers du lit.

Cool, Romain, je ferai des heures sup s'il le faut mais ce matin je prolonge le rêve...

Curieusement, ce ne fut pas Frédéric qui me vint le premier à l'esprit mais l'inattendu interprète qui enchanta, que dis-je, qui envoûta ma soirée. Mémorable pianiste dont les extras d'étudiant mèneront sûrement loin

des campus universitaires. Non seulement c'était souhaitable, mais indispensable pour la musique. Inoubliable présence devant son piano, pareille à un voyant perdu dans ses songes. A travers Bach et à travers Liszt, il montra toute l'étendue de son talent, mais c'est en interprétant Frédéric qu'il avait arraché les secrets de l'émotion à son instrument.

« Dès lors que tu sais un morceau par cœur, exerce-toi la nuit dans l'obscurité ! Quand les yeux ne voient ni notes ni touches, quand tout disparaît, à ce moment seulement l'ouïe réagit avec une entière finesse et alors on peut véritablement bien s'entendre, remarquer chaque défaut ; quant à la main, elle acquiert l'assurance et l'audace qu'elle n'est pas à même de s'approprier lorsque l'exécutant regarde constamment les touches ». Il paraissait évident qu'il connût les paroles du maître et qu'il fût roi au royaume des aveugles. Sa main droite, parfois minimaliste, fut souvent extraordinairement riche et techniquement très compliquée pour respecter l'écriture folle qui lui imposait de jouer à elle seule la mélodie et l'accompagnement ! Quelle folie pour lui, avais-je pensé, de s'aventurer dans ce pizzicato de *l'Etude en la mineur n° 2 de l'Opus 10* qu'il dut exécuter avec son

pouce et son index droits tandis que les trois autres doigts avaient en charge d'assurer la mélodie ! Mais était-ce dans le noir d'une cave qu'il avait appris à rendre des œuvres merveilleusement mélodistes ? La mécanique intégrée des doigts suffisait-elle à elle seule pour obtenir la juste interprétation ? Car peut-il exister une méthode pour aboutir au juste respect de ce que Frédéric - ce génie du romantisme, mélodiste fabuleux mais aussi harmoniste extraordinaire - sut ajouter à certaines de ses œuvres ? Tout ce langage d'arrière plan qui transforme la couleur de la note et fait ressortir finalement en un chant merveilleux ce qui ne sont que des harmoniques savamment disposées.

Un, deux, trois, je vais me lever, pensais-je subitement...

Mais surgit alors le spectre de mon hôte, grandiloquent, sous les faibles rayons de la lune, semblant ne pas voir l'émoi qui me taraudait lorsqu'il s'était saisi de ma main : « Bonne nuit, Jessica, demain sera un autre jour », avait-il déclamé sans autre forme d'adieu.

Aujourd'hui était cet autre jour.

Je devais le retrouver pour un déjeuner en ville, où il m'avait offert ses services pour l'après-midi. Sa stratégie était simple : me faire rencontrer des acteurs influents dans le domaine de l'immobilier.

« Ça ne mettra pas en péril mon activité, avait-il susurré avec malice, et ça libèrera un temps précieux à votre emploi du temps... » Avant d'ajouter, équivoque: « que nous pourrions consacrer à de passionnantes biographies musicales... »

Car Frédéric s'était pris au jeu. Il m'avait avoué prendre sur ses heures de sommeil pour découvrir *Scherzos*, *Ballades*, *Berceuses*, *Barcarolles*, et autres *Impromptus*. Il prétendait découvrir l'œuvre d'un génie dont il avait pourtant brillamment discerné une authentique *Mazurka*... A n'en pas douter, c'était un musicien patenté qui n'attendait que le déclic pour entrer de plain-pied dans un univers le touchant tout autant que la peinture ou l'écriture. Comment aurait-il pu en être autrement d'un tel artiste dont la sensibilité était le premier mode d'expression ?

Qu'allais-je mettre pour cette rencontre de fortune ? Jupe noire ou bien jupe à

fleurs ? Pantalon beige avec chemisier indigo, ou plus simplement jean légèrement délavé ? Fallait-il faire sérieux d'apparence pour susciter la crédibilité, ou bien devais-je démontrer qu'avec la maîtrise de la sémantique je pouvais me permettre d'afficher une certaine fantaisie dans ma tenue vestimentaire ? En fait, je m'en foutais ; je savais que mes critères de choix s'effectueraient en fonction de ma cible à séduire, dont étaient d'ores et déjà exclus mes futurs interlocuteurs...

Ma négligence matinale m'empêcha d'exposer mes sentiments dans mon journal intime, et j'en perçus sur le coup une vague irritation. J'abhorrai devoir m'en remettre aux sensations qu'un jour de plus risquait à tout le moins d'édulcorer.

A midi trente, je retrouvais Frédéric dans une brasserie du centre ville, fourmillant déjà de nombreux touristes au bronzage ostensible. Seul, un homme arborait un costume trois pièces ; il l'accompagnait. Cheveux noirs abondants et épais, volontairement négligés, teint halé à la lampe à souder, un mètre quatre-vingts, quatre-vingts kilos, sourire de playboy, très sûr de lui et tout étonné que je ne me fusse pas encore pâmée... L'abruti parfait ! Je lus dans les yeux de

Frédéric tout le jeu qu'il retirait de cette singulière rencontre, mais discernais dans son sourire voilé toute son opportuniste justification.

« Jessica...

- Toussuil, m'empressais-je d'ajouter avant qu'il ne se mît en difficulté par la spontanéité de sa présentation.

- Je vous présente Mickey Valtor, directeur régional de *FAGET Enterprise*. »

Oh, c'est trop drôle... Mickey ! Pourquoi pas Zavata pendant qu'on y est ? Quel prénom idiot, mais comme il lui sied bien. Curieux quand même l'histoire des prénoms, me disais-je, en m'affirmant enchantée de faire sa connaissance et étouffant le petit rire sournois m'expliquant pourquoi sa mère n'aurait pu le prénommer Frédéric...

Le repas fut une corvée, même si « Walt Disney » me laissa entrevoir certaines possibilités professionnelles intéressantes. Au début j'eus quelques difficultés à comprendre ce que venait faire une telle société et surtout ce qu'elle pouvait m'apporter. Énorme compagnie de travaux et d'investissements, je découvris qu'elle pouvait être en fait un relais intéressant pour Romain et son agence qui, par son biais, pourrait peut-être récupérer

quelques miettes de ses fabuleux marchés. En effet ce qui ne s'avérerait d'aucun intérêt pour un géant du secteur était d'une toute autre portée pour une petite agence comme la nôtre.

Notre Don Juan de Prisunic prit congé vers quatorze heures, sans doute convaincu que ma vie avait basculé depuis midi et demi...

Il nous restait alors quarante-cinq minutes avant de rencontrer un certain Pascal Autoire, responsable du service urbanisme au niveau inter-communal.

Tout à coup le temps devient sa priorité.

Le soleil n'ayant pas encore atteint son zénith, Elle quitte la table qu'Elle occupe en terrasse et se précipite chez le garagiste dont Elle pouvait pourtant observer l'activité à loisir depuis le trottoir d'en face.

Elle ne dit pas un mot et reste prostrée, les bras croisés, visage fermé, devant son véhicule encore juché sur le pont de graissage qui occupe l'entrée de l'atelier.

Le garagiste, passablement énervé, lui rend ses clefs de voiture à midi pile, à croire qu'il le fait exprès.

Sitôt sortie du garage, Elle se dirige à l'opposé du chemin parcouru quelques heures plus tôt et emprunte, trois kilomètres plus

loin, une bretelle d'autoroute la plongeant dans le flot dense et vélocé des conducteurs dont les premiers jours de vacances n'ont pas calmé l'absurde ardeur.

Le stress de l'enclassement passé, Elle s'installe bien sur sa droite et cale son allure sur celle du véhicule la précédant.

Alors Elle allume son autoradio et se délecte de son morceau fétiche qui semble la tenir hors du temps.

Insensible au bruit et au tempo décalé de cette vie trépidante qui l'a quittée...

La promiscuité modifie non seulement les comportements, mais surtout les mentalités. Affublée d'un voisinage fâcheux, elle est censée entraver l'intimité ; insidieuse, elle éveille aussi des sentiments parfois inattendus à l'encontre des idées préconçues. Quoi qu'il en soit, on ne ressort pas indemne d'une situation partagée. Frédéric a du ressentir aussi cet étrange sentiment d'une journée passée en commun ; ces différents moments volés aux coulisses de nos personnalités.

La soirée chez lui fut le logique prolongement d'un nyctémère irréel auquel nous n'accordions déjà plus l'effet d'exception. Le ciel s'était brusquement chargé de nuages et nous avait dissuadés de dresser la table au

cœur des senteurs florales dont la fraîcheur du soir explosait littéralement les parfums.

« Impossible de se priver d'un tel bonheur, avait déclaré Frédéric, je vous propose donc de prendre l'apéritif ici jusqu'à ce que nos odorats ne perçoivent plus cette enivrante fragrance... »

Ce fut la pluie qui en décida autrement. Je m'apprêtais alors à lui signifier mon étonnement quant aux étranges personnalités qu'il m'avait présentées dans l'après-midi.

Une tiédeur humide régnait dans le séjour où nous prîmes place juste derrière la large baie vitrée, ne nous séparant qu'artificiallement du spectacle offert par tous ces bouquets multicolores.

« Ce monsieur Autoire est vraiment quelqu'un de bien, m'exclamais-je. »

Il rit doucement.

« Vous dîtes ça parce qu'il est aimable et cultivé, ou bien parce que votre intelligence a tout de suite discerné l'abyssal potentiel à disposition de votre agence ?

- Je trouve votre remarque d'une grossièreté affligeante, rétorquais-je, feignant l'indignation.

- Pascal Autoire est le type même du personnage remarquable dont la compétence n'a d'égal que son humilité.

- Ce qui en fait quelqu'un de brillant.

- Brillant ?... Vous avez dit brillant, s'exclama-t-il, très théâtral, reprenant à son compte une célèbre réplique cinématographique.

- Je vous vois venir...

- D'où l'importance de la sémantique et de la signification recouvrant chaque mot. Je ne pense pas que vous donniez le même sens à ce mot lorsque vous parlez de Pascal Autoire ou de votre musicien préféré...

- Ce que je voulais dire l'autre jour, c'est que le style des premières années de Frédéric a été défini comme *brillant*, par opposition à la simplicité et la transparence de la texture, à la concision des thèmes et à la pulsation rythmique régulière, caractéristiques du style classique.

- En somme, la virtuosité...

- C'est un raccourci qui n'est pas faux mais ne suffit pas à définir le style *brillant*. La composition s'est enrichie en se compliquant énormément. La division de la mesure et l'apport de groupements de notes très brèves, parfois plus de dix par temps, différentes pour

chaque mesure, a donné des formes riches et chatoyantes qui ont marqué une rupture dans l'homogénéité du parcours de la phrase musicale. Des successions de trouvailles très variées et pleine de contrastes, quoique construites sur un schéma de forme classique, firent merveille à l'époque.

- Peut-on alors parler d'esthétique nouvelle ?

- Oui, mais pas seulement ; car le style *brillant* introduisit également, et surtout, un nouveau mode d'expression qui était en rupture complète avec ses prédécesseurs : un humour vif, libre et pétillant, très proche d'une jovialité plébéienne. »

Frédéric ne réfléchit pas bien longtemps pour confirmer la culture musicale soupçonnée en lui la veille au soir.

« Comme les *Mazurkas*, par exemple.

- Tout à fait ; ou ces rythmes de danses populaires fréquemment introduits dans les finales des concertos. Mais le style *brillant* c'est aussi une sensiblerie et un sentimentalisme nouveaux conformes à l'air du temps, porté par un souffle de rêverie mélancolique.

- Annonçant sans doute le romantisme...

- Ce que j'aime avec vous, Frédéric, c'est que votre prénom trahit à l'évidence votre façon d'avancer. On finit toujours par percer votre modestie dans les moindres recoins d'une culture aussi présente que si vous l'aviez voulue ostentatoire ! »

C'est à ce moment précis que le téléphone retentit.

Lorsque je compris qu'il s'agissait de sa femme, je me suis levée pour porter en cuisine nos assiettes que j'avais pris soin de débarrasser machinalement sans me rendre compte que Frédéric n'avait même pas terminé son hors d'œuvre. J'ai dû y traîner lamentablement, touchant un peu à tout sans avoir jamais besoin de quelque chose. De retour dans le séjour, j'avais l'impression d'afficher au grand jour un sentiment de malaise que ma démarche frêle et mon regard fuyant devaient trahir indubitablement.

Reposant le combiné, Frédéric rejoignit la table et, tout en s'asseyant, me dit sur un ton monocorde et d'une douceur lancinante :

« On ne fait pas de mal, Jessica... Voulez-vous que je mette un peu de musique ? »

Je ne savais plus où me mettre, et il n'attendit pas ma réponse.

Les premières notes me donnèrent la chair de poule, Frédéric le sentit et m'expliqua son choix :

« Les *Préludes* sont une véritable encyclopédie des sentiments, et je les ressens comme un guide permettant de voyager à travers les tréfonds de l'âme. Je ne les considère d'ailleurs pas comme un recueil de miniatures indépendantes mais comme une œuvre à part entière. »

J'ai pris le temps de calmer mon émoi et, comprenant avec soulagement que ses propos étaient une bouée de secours à mon endroit, je me suis empressée de la saisir.

« Et c'est bien comme cela qu'il faut les aborder. Même si tous ces morceaux peuvent être joués séparément, ils représentent un cycle cohérent dans lequel chacun est l'élément organique d'un ensemble intégralement conçu sur le plan de la composition. »

L'enchaînement des brèves cantilènes nous imposait des silences quasi religieux que je décidai de rompre avec le charme des envoûtants accords du 4^e *Prélude* en mi mineur :

« Écoutez bien, Frédéric, cette formule rythmique qui va revenir sans cesse ; l'accord répété est soumis à de lentes mais incessantes transformations au moyen de l'abaissement d'un demi-ton de chacune de ses notes.

- Ce qui ne devait pas être la règle à l'époque...

- Non pas que l'époque ignorât les successions chromatiques et dissonantes, mais parce qu'elles remplissaient ici une tout autre fonction en ne ponctuant pas ses *dominantes* sur la tonique mais sur la note inférieure.

- Quelle impression de tristesse !

- Grandiose ; mais préparez votre mouchoir pour l'écoute imminente du 6^e *Prélude*, en si mineur... »

Dès l'attaque du cantabile, Frédéric se cala contre le dossier de sa chaise et s'abandonna sans retenue dans la finesse douloureuse d'un morceau qui, à l'évidence, l'avait déjà bouleversé.

« La répétition des accords qui évoluent suivant les changements de fonction harmonique ou de tonalité entretient une tristesse poignante au cœur d'une cantilène

que la tonalité grave maintient dans le style élégiaque », avais-je seulement ajouté.

Notre conversation, qui se limita à de courtes remarques sur ces merveilles musicales, devait rebondir, pensais-je, en abordant le *Prélude n° 9*, exemple même du génie harmoniste :

« Ici, la mélodie est quasiment absente alors que les notes les plus hautes se déplacent imperceptiblement. »

Comme il ne renchérisait pas sur mes propos, je m'étais crue obligée d'ajouter :

« Il s'agit d'une succession originale de superbes accords qui, lorsqu'ils sont parfaits, connaissent des successions étonnantes avec de brusques changements chromatiques. Ils prennent à chaque fois une orientation différente et naviguent, en se balançant sur leurs triolets, dans un tempo *largo* et dans un climat de gravité austère et recueillie, voilée d'une aura des plus sombres », regrettais-je rapidement de lui avoir dit tant il me parut dérisoire et totalement déplacé de lui commenter quoi que ce soit en observant son visage défait.

Puis, comme un boxeur qui se relève miraculeusement de son K.O., il me saisit le regard et me demanda tout de go :

« Et vous, Jessica, vous ne m'avez encore rien dit de votre vie personnelle... Quel prince charmant a le bonheur de partager vos sentiments ? »

Je ne l'avais pas senti venir ; mon cœur se mit à battre très fort sachant que je n'étais plus en posture d'échapper aux confidences que notre relation avait générées. Il vit mon trouble et m'encouragea par un sourire complice et un regard profond.

« Ne me dites pas que vous vivez seule, je ne le croirais pas. »

Ajoutant d'un air sarcastique :

« Les hommes ont bien des défauts, mais il ont du goût...

- C'est moi qui ne l'ai plus, le goût, Frédéric... »

Il avait compris mon désenchantement et parut ne pas vouloir insister. Pourtant, sans raison, j'ajoutais :

« Excusez mon attitude un peu cavalière de cet après-midi à l'endroit de ce Mickey..., mais c'est ce genre d'individu qui explique le ratio anormalement élevé de femmes vivant seules aujourd'hui... »

J'étais prête à lui en donner un peu plus quand les délicats accords du *17^e Prélude* m'ôtèrent la parole et me poussèrent

instinctivement à poser ma main sur son avant-bras gauche pour lui intimer de se concentrer sur ce chant d'une indicible beauté. Le contact charnel m'électrisa et ma peau prit l'aspect grenu auquel s'exposent les sensations que la raison ne contient plus. Je sentis soudain sous mes doigts fébriles toute l'ambiguïté d'un désir contenu.

Il leva des yeux désemparés vers mon regard qu'il fuit aussitôt et, comme j'abandonnai son bras, il se leva pour débarrasser la table ou, plus vraisemblablement, pour échapper à toute forme de tentation qu'un tel geste pouvait rendre équivoque.

Elle n'a qu'une obsession : avaler des kilomètres ! L'agréable tiédeur du matin s'est transformée en une pesanteur qui a chargé le ciel d'une menace se faisant de plus en plus pressante.

A quinze heures, Elle fait une halte dans une station service où Elle avale rapidement un sandwich. Dix minutes plus tard, les premières gouttes d'eau commencent à tomber alors qu'Elle finit tout juste son café.

Elle hésite un instant à reprendre la route instantanément, puis, comme poussée par une force invisible, Elle traverse le parking en courant et reprend son cheminement.

Lorsqu'Elle décide de faire étape pour la nuit, Elle est satisfaite car son compteur lui

indique qu'Elle a parcouru sept cents kilomètres dans la journée.

Le lendemain, Elle s'extirpe du lit avec difficulté car la veille, malgré la tension accumulée par huit heures de trajet, Elle n'avait pas ressenti la fatigue et trouvé difficilement un sommeil perturbé.

Il est à peine sept heures quand Elle reprend son rythme de croisière sur l'auto-route désertée.

Le ciel est complètement dégagé, la température avoisine les dix-sept degrés, et le soleil inaugure une journée qui devrait être un moment privilégié pour tout être normalement constitué...

Les mots fusaiient sous ma plume à cette heure tardive, et échappaient parfois au contrôle d'une analyse objective. Seule au fond de mon lit de cette chambre d'hôtel impersonnelle j'écrivais sur mon cahier des sentiments. Pas de la narration discursive, encore moins du codex rationnel : des émois, des troubles, des émotions, des désarrois ; comme de folles logorrhées aux incomparables vertus thérapeutiques...

La soirée avait viré un peu avant minuit, lorsque Frédéric était revenu sur ma vie privée. De sa légitime curiosité étaient nés des sentiments nouveaux qui ne m'aidèrent pas à discerner l'exacte réalité.

Alors que j'avais réussi à le recentrer sur son sujet fétiche, il en était arrivé à me

parler du mouvement *Préraphaélite* que les Anglais avaient créé en réaction contre l'*Académisme* victorien :

« Le mouvement chargea la peinture d'allusions politiques et prolongea en quelque sorte la doctrine des *Nazaréens*. Doctrine conçue quelques années plus tôt par des peintres allemands pour réagir contre l'inspiration de l'Antiquité et le *Néo-classicisme* en rejetant l'esthétisme et repoussant le réel, trop banal à leurs yeux, au profit des préoccupations spiritualistes qui les rapprochaient du *Romantisme*. »

Il avait jeté un furtif coup d'œil par en dessous et s'était exclamé, goguenard :

« Ça va Jessica ? Vous me suivez ?

- Je m'accroche et, surtout, j'essaye de ne pas me perdre dans le dédale de ces innombrables mouvements qui entourent le *Romantisme*...

- En fait, c'est pas compliqué : le mouvement *Nazaréen* rejette le *Néo-classicisme* et se rapproche du *Romantisme* pour se prolonger dans le *Préraphaélisme* qui, lui-même, finit par se confondre avec le *Symbolisme*, dans le dernier tiers du siècle.

- Quel rapport avec le peintre Raphaël, qui n'appartient pas à la même époque ?

- Les peintres du mouvement *Pré-raphaélite* justifient leur appellation en prenant pour modèle l'art gothique et des peintres de la Renaissance italienne antérieurs à l'artiste du XVIe. »

Frédéric s'était levé et, tout en se dirigeant vers sa bibliothèque, avait vanté les mérites d'un courant qui semblait lui tenir à cœur :

« Leurs œuvres, silencieuses et statiques, reflètent un sentiment un peu nostalgique du passé et mettent en scène des figures songeuses et gracieuses. »

Là-dessus, il s'était rapproché de moi et m'avait tendu une reproduction qu'il me présentait comme étant une œuvre d'un certain John Everett Millais, un des créateurs du mouvement :

« Cette magnifique toile illustre le suicide d'Ophélie, décrit par la reine Gertrude dans *Hamlet*, et chanté par Rimbaud. Le peintre exécuta séparément la figure et le paysa... »

Découvrant mon visage laminé, il s'était interrompu brutalement. Des larmes avaient coulé lentement sur mes joues blêmes et mon regard troublé n'était pas parvenu à

s'arracher de cette obsédante représentation.

J'avais eu honte, mais n'avais pu prononcer un mot, prisonnière de mes inévitables sanglots.

Alors Frédéric avait déployé tout un arsenal de bons sentiments qui hérissèrent ma sensibilité : j'eusse tant aimé qu'il les exhibât dans d'autres circonstances !

Ses mains avaient touché pour la première fois mon corps alangui et mon esprit avait pris ça pour argent comptant.

Enfin, mes lèvres avaient remué pour articuler difficilement :

« Ma mère... s'est noyée... dans l'Atlantique. J'avais douze ans. »

La chair de poule envahissait tout mon être en écrivant ces quelques lignes qui me rappelaient ma douloureuse enfance. Les traits fins et gracieux de ma mère avaient refait surface, encore plus vifs et plus présents qu'autrefois. Comment aurais-je pu expliquer, face à cette angoissante représentation, que je venais de retrouver l'obsédante expression d'un visage partagé entre l'inconscience et la mort ? Ma mère telle que je l'avais découvrer-

te le jour du drame. Ma mère dans toute son ambiguïté.

Et je repensais alors à mon père qui ne se remit jamais de n'avoir pas su la vérité.

Plus les kilomètres défilent et plus le trafic s'intensifie. Après avoir connu deux heures d'une relative tranquillité, l'autoroute se charge d'une sourde appréhension dont Elle se serait bien passée. Mais, isolée dans la bulle de son confortable habitacle, c'est à peine si Elle perçoit le chuintement acéré des véhicules qui la dépassent avec empressement.

Elle est ailleurs... Sous l'emprise de procédés et d'effets pianistiques d'exception, au cœur desquels le timbre exalte la magnificence de l'instrument. *L'étude n°3*, bien sûr. En boucle, des heures durant.

Et puis, comme si elle espérait rompre un processus inéluctable, Elle consent soudain à écouter d'autres mélodies !... D'autres mélo-

dies et tournures harmoniques d'un même cycle, certes, tendant vers le semblable ennoblissement artistique d'une technique ouverte sur un champ d'expressivité d'une profondeur inégalée.

Elle parvient ainsi à se pénétrer intensément de chacun des motifs, de chacune des phrases de ces vingt-quatre miniatures, qui forment l'architecture de deux œuvres distinctes monumentales, connues au répertoire des Opus dix et vingt-cinq. La logique et le raffinement de chaque succession de notes déclenchent une impression sonore originale qui, indépendamment de l'éclat virtuose - jamais obtenu au prix de l'abandon des principes traditionnels ou dans un but ostentatoire chargé de donner un lustre au contenu - contribue à entretenir sa charge émotionnelle.

Nous n'avions pas prévu de nous revoir le lendemain.

Un peu gênée de l'intense cohabitation de ces derniers jours et des redondantes invitations d'un hôte passablement séduisant, j'avais prétexté un rendez-vous professionnel fantôme pour couper court à toute éventuelle sollicitation.

J'y songeais avec amertume dans la matinée ; l'après-midi, j'enrageais de m'être enfermée dans une position aussi stupide que pesante, et dans la soirée je cherchais le moyen d'y échapper à tout prix...

J'allai dîner de bonne heure et échafaudai tout en mastiquant lentement mes carbonara un scénario m'autorisant à modifier la logique d'un script qui n'avait plus les

faveurs de mes états d'âme. J'optai pour la version visite inopinée, accréditée par l'affabulation éhontée d'un rendez-vous professionnel de proximité.

En réglant mon addition, je me persuadai que le soleil encore présent à cette heure avancée de la soirée me dédouanerait d'une démarche difficilement justifiable...

Lorsque je pénétrai dans la cour, la présence de son véhicule me rassura tout autant qu'elle m'affola ; je compris qu'il était là et que mes élucubrations cérébrales allaient céder le pas à la véracité d'une attitude qui pouvait à tout moment trahir mon comportement. Mon cœur battait la chamade et trahissait sa commotion dans les battements saccadés de mes veines turgescentes.

Ce que j'aimais chez Frédéric (la liste serait trop longue...), c'était avant tout sa sincérité et sa spontanéité, dénués de tout calcul médiocre ou arrière-pensée hypocrite. Pour moi, il faisait partie de ces gens, rares, qui ne jugent ni ne prêtent d'intentions aux autres, préférant l'empathie à la compassion. Je n'eus donc pas à m'appesantir sur l'attitude à suivre : il avait surgi, la mine réjouie, avant

même que mes sentiments ne trahissent mon comportement.

Mieux, sa délicatesse anticipa ma quiétude :

« Justement, je pensais à vous, Jessica. »

Je sentis mes joues s'empourprer, mais ajoutai sur le ton le plus anodin possible :

« Je me voyais mal quitter un client et le hameau *Coqueron* sans venir vous saluer ; ajoutant, d'une inflexion plus appuyée afin d'enterrer instantanément l'horrible mensonge que je venais de préférer : « si mon intrusion forcée à une heure aussi avancée ne vient pas troubler votre soirée. »

Il tenait ma portière ouverte, et me tendit la main pour m'aider à descendre.

« Jessica, cessez de vous excuser ou de vous troubler chaque fois que vous découvrez qu'un éloge peut vous concerner... »

Il prit mon bras et me guida lentement vers la maison.

« Je pensais à vous car je suis en train d'écouter les *Polonaises*. Une découverte pour moi qui tente de discerner l'évolution dans le style.

- Ah, les *Polonaises*, m'exclamais-je...
Quand je pense qu'il n'avait que sept ans
quand il composa la première.

- Et pourtant quelle maîtrise déjà... »

A peine entrés, je reconnus sans peine
la *Polonaise en sol mineur opus posth.*

« Alors qu'il n'était encore qu'un
enfant, Frédéric comprit d'instinct qu'il
convenait de varier la répétition de la phrase
musicale en changeant la figure d'accompa-
gnement. On le ressent particulièrement ici,
dans le trio, libérant une expression nouvelle
et plus intense des sentiments. »

Le temps incertain nous avait
contraints à nous installer dans le séjour, qui,
malgré ses larges ouvertures, commençait à
subir l'effet du crépuscule. Grisée par l'envôû-
tement des sons cristallins étonnamment
restitués par des enceintes à haut rendement,
je ne pus m'empêcher d'étaler mon savoir,
moins pour briller que pour faire partager une
indicible sensation :

« A seize ans, il mit en valeur les
différents timbres des accords successifs dans
le cadre d'une même tonalité bien établie,
marquant le début d'un changement profond
dans la compréhension de l'harmonie. Ecou-
tez bien cette *Polonaise en si bémol mineur*

car l'envol de la mélodie va être momentanément suspendu au profit d'une superbe succession d'accords dont les mêmes notes répétées à la voix supérieure se trouveront contenues dans plus de douze accords différents ! »

Frédéric semblait sous le charme et s'émerveillait sincèrement de telles prouesses. J'essayai bien de détourner la conversation en clôturant le chapitre sur les *Polonaises*, mais il revint à l'attaque, désireux, tel un gosse à qui l'on conte une belle histoire, de connaître la vie de cet exceptionnel talent.

« A dix-neuf ans, il avait déjà composé une quinzaine d'œuvres parmi lesquelles les *Études*, qui représentaient la démonstration ordonnée d'une nouvelle technique pianistique en même temps que l'avènement d'un contenu harmonique très différent des modèles développés jusque là. Puis à l'âge de vingt ans son style bascula tandis qu'il venait de quitter son pays et de passer son premier Noël loin de chez lui. Si je devais nommer une œuvre symbolisant ce tournant, je dirai le *scherzo en si mineur opus 20*, car il présente avec force ce nouveau style dans lequel le timbre, la forme sonore et l'expression diffèrent de toutes les œuvres écrites précédem-

ment, et qui n'avaient jamais laissé transparaître un tel climat dramatique. La virtuosité sembla alors constituer le nouveau matériau d'une pensée sous haute tension exprimant la terreur, la rage et la révolte. Une totale liberté des enchaînements, à l'opposé du parcours musical traditionnel, se manifesta par d'importants contrastes rythmiques et des ralentissements inattendus du mouvement. Mieux encore : par des silences ! Il n'est pas offensant de penser que ce nouveau style fut celui de la maturité, rompant avec la convention *brillante*, et manifestant déjà pleinement l'esthétique *romantique* moderne.

- Il possédait donc son style définitif, et bien à lui, dès 1830 ?

- Non ; pas définitif.

- J'avais cru comprendre, l'autre jour...

- Non. Vous confondez période et style ! A partir de 1842, son évolution se présenta sous un angle encore différent, même si l'on ne peut parler de bouleversement qualitatif. Les œuvres de cette époque se distinguent avant tout par une aura esthétique et un type d'expressivité bien spécifiques, suffisamment clairs en tout cas pour qu'on puisse évoquer son « style tardif ». Style caractérisé par un raffinement bien plus

grand que par le passé, non seulement par l'audace des nouveaux moyens sonores et leur accumulation dans le parcours de l'œuvre, mais aussi par la complexité du propos musical, beaucoup plus introspectif. »

La musique s'était arrêtée depuis un moment déjà, et le silence qui lui succédait emplissait tout à coup l'espace auditif que je venais de libérer. Frédéric sortit de sa rêverie et s'excusa d'avoir négligé son hospitalité en me proposant un verre de Bénédictine, ce délicieux alcool qui scellait déjà une certaine complicité entre nous, pour ne pas dire une certaine forme d'intimité.

Moulé dans un jean noir à la coupe impeccable, il déploya ses longues jambes en un éclair, et quitta la pièce comme je l'avais vu faire à John Wayne dans un film culte qui marqua mon enfance, mais dont le titre n'encombra pas ma mémoire. Ses boots de cuir mordoré martelaient délicieusement le parquet et on eut pu croire un instant que la vie s'écoulait comme au cinéma. En tout cas son élégante silhouette, mise en valeur par le port d'un distingué polo flavescent, occupait intégralement mon écran.

Il s'arrêta net sur le seuil de la porte et se retourna pour me demander d'un air provocateur :

« Votre mélomanie clairement affichée vous empêche-t-elle d'apprécier des créations contemporaines appartenant de surcroît à un art mineur ?

Je ne pus qu'afficher une attitude indignée :

« Allez-y Frédéric, traitez-moi d'intolérante poussiéreuse... »

Il sourit généreusement, signe inéluctable qu'il avait atteint son objectif.

Une minute plus tard résonnaient les premiers accords d'une chanson de Léo Ferré dont le titre à lui seul résumait bien la qualité du morceau tout autant que la divine atmosphère qu'il irradiait .

C'est extra, me dis-je, tout en me levant...

Frédéric, qui venait de poser les verres sur la table basse du salon, comprit en se redressant qu'il ne pourrait plus regagner sa place: mon corps déployé lui faisait barrage. J'ai vu, l'espace d'un instant, son regard se troubler avant d'apercevoir mes bras tendus le priant instamment de m'accorder cette danse...

Le contact m'électrisa instantanément. Ses mains farouches cherchèrent maladroitement l'ancrage le plus approprié à la neutralité d'une intimité inattendue, tandis que nos corps entamaient l'indispensable synchronisation de nos pas mêlés. Ses yeux cherchèrent d'abord à déchiffrer dans les miens le sens profond de cette sibylline péripétie avant de se perdre, dans un soupir étouffé, sur l'horizon fini des quatre murs du salon.

J'avais peine à contenir ma respiration que mes sens en éveil affolaient graduellement. La proximité de son corps, dont j'avais secrètement rêvé, me révélait tout le désir et l'amour qui m'avaient si cruellement manqué, et les effluves poivrés de son parfum capiteux manquaient à tout moment de me faire perdre pied.

Je sentis peu à peu ma peau se charger d'une sensibilité démesurée sous la pression et l'assurance nouvelle de ses doigts émancipés. La symbiose naissante de nos deux corps ne faisant qu'accroître le désir que les accents mélodiques de la chanson érotique exacerbèrent, je ne fus plus en capacité d'interpréter la phrase qu'il me chuchota alors :

« Il est encore temps de tout arrêter ! » ; visiblement sous l'emprise d'une

émotion que seule la politesse avait arrachée
à la fatalité...

Le dépouillement et l'économie de moyens adaptés pour chaque pièce à une formule pianistique particulière correspond à un déplacement des doigts bien défini ou encore à des intervalles soigneusement déterminés...

Ces moyens qui chaque fois ont poussé le compositeur à relever un nouveau défi à l'aide d'une autodiscipline des plus strictes, basée sur une précision et une logique sans faille - même dans les plus petites successions de notes - expriment des sensations cristallisées dans les états d'âme les plus divers, pouvant à tout moment s'adapter à l'extravagance des sentiments.

En écoutant l'étude n° 7 de l'opus 25, Elle pourrait, comme Clara Schumann, quali-

fier ce génial créateur de « Pierrot lunaire rêveur » tant cette mélodie poétique constitue une des pièces les plus éthérées et les plus magiques qu'il ait jamais créées. Elle parvient même à en occulter son morceau fétiche quand le développement mélodique en canon et l'accompagnement constant en accords font de cette étude en forme d'élégie un des essais les plus marquants de la littérature musicale.

Elle pousse le volume à fond pour ne rien perdre de la magie exprimée par ces deux voix de la mélodie, en totale divergence. Et tant pis pour la tristesse et le chagrin qui la rongent quand le chant à la main gauche exprime une telle force pathétique à travers ses notes longues et ses doubles croches jouées en alternance, tandis que la voix douce et calme de la main droite, qui débuta par une imitation de la basse, évolue ensuite de manière indépendante...

Une douce impression de sérénité et de bonheur inopiné m'envahissait. Pas de fatigue, pas de *zal*, si cher à mon compositeur bien aimé, un esprit placide dans un corps sain.

La lumière blanchâtre provenant des rideaux disjoints m'indiquait que le soleil devait déjà illuminer ce début de journée que l'absence de repère horaire m'empêchait de situer dans le temps. Le gazouillis joyeux des oiseaux perçait l'épais silence conférant à ce lieu sa délicieuse insularité.

Au bout de quelques minutes, mon esprit vagabond s'égara curieusement dans les errements naufragés d'une existence qu'il me semblait tout juste avoir écartée. L'angoissant fantôme d'une idylle tumultueuse s'invi-

tait soudain par effraction à la table du bonheur. Mon corps s'alourdit ostensiblement, mon estomac se noua instantanément et les traits de mon visage se figèrent douloureusement. Par quel mécanisme mesquin ressuscitaient ces images d'un bonheur frelaté ? Celles d'un sordide gâchis qui m'avait durablement détournée de la vie possible à deux, et qui encombraient ma mémoire mutilée de ces souvenirs algues au spectre d'un profil séducteur.

Je subissais malgré moi cette pesanteur nauséuse, me rappelant que la nature tolérait de tels paradoxes : mêler le bon et le beau relevait, je le savais, du domaine de l'exceptionnel et sans doute était-ce pour cette raison que mon angoisse n'abdiquait pas. Au révélateur des réminiscences, je ne parvenais pas à dégager la moindre satisfaction, l'esprit, intraitable et obstiné, s'acharnant avec indécatesse sur les séquences atrabilaires. Pire encore, la perspective réaliste d'un bonheur possible n'enterrait-elle pas de facto ses propres espérances ? Au plus abject des origines.

Quand mes yeux se brouillèrent il était déjà trop tard pour retenir cette larme qui, lentement, s'écoula sur ma joue. D'une

douceur inouïe, j'ai perçu la caresse du cœur.
C'étaient les lèvres de Frédéric qui recueillaient religieusement mes pleurs silencieux.

« Pourquoi ? », balbutia-t-il entre deux baisers tendres.

- Mon passé qui me rattrape dans l'antichambre du bonheur...

C'est presque sans s'en apercevoir qu'Elle pénètre enfin sur le territoire de sa destination, haut lieu du romantisme incarné par son idole vénérée. C'est donc ici cette « jolie campagne avec rossignols et alouettes » ! Immédiatement la chair de poule envahit tout son corps, tétanisé par les accents poignants que l'étude n° 3 suggère instantanément à son émotive analogie.

Elle est comme une enfant, fascinée par cet environnement qu'Elle a si souvent imaginé, et son impatience est grandissante à la découverte des premiers écriteaux successifs la rapprochant graduellement de son objectif. Les petites routes fleuries ont remplacé depuis quelque temps déjà les monstrueuses rocades aux chaussées encombrées et

la campagne, que l'on devine peuplée d'artistes au génie pastoral, impose sa bucolique galaxie.

C'est au panneau Nohant que son cœur chavire définitivement.

La campagne berrichonne, verdoyante et agréablement monotone, ressemble bien à l'idée qu'Elle s'en était faite à travers les inoubliables cantilènes du plus célèbre locataire de ces lieux immortels.

Elle gare sa voiture devant la pancarte mythique, et entame à pied la découverte de son rêve éveillé.

La splendide église Saint-Martin de Vic l'impressionne aussitôt. Malgré son impatience, Elle décide de la visiter ; car Elle sait qu'Elle ne doit pas brusquer la démarche initiatique devant la conduire, naturellement et à son rythme, à la quintessence de son ultime pèlerinage. Et ce n'est pas le superbe ensemble de fresques datant du XIIe siècle qui l'empêche d'imaginer une dernière fois l'environnement qu'Elle va pénétrer dans quelques instants...

Le petit déjeuner n'en finissait pas.

Chaque cuiller de confiture étalée méticuleusement sur les toasts chauds et croustillants prolongeait ces instants de bonheur rare, que nos bouches gourmandes consacraient, pour la première fois depuis cette longue nuit d'ivresse, au seul plaisir culinaire.

Les parfums d'été qui montaient du jardin envahissaient la terrasse, mêlant subtilement fragrances végétales et fumet boulanger. Une mésange charbonnière et un bouvreuil aux couleurs flamboyantes pico-raient sans relâche à nos cotés les reliefs sans cesse renouvelés de nos agapes matinales.

Déjà haut dans le ciel, le soleil inondait de ses doux rayons la longiligne silhouette de

mon hôte et dessinait avec acuité les contours réguliers de son visage apaisant. Sa peau lisse, que je savais douce, ne concédait pas la moindre emprise à l'expérience de son esprit éclairé et, seuls, quelques cheveux rebelles aux tons grisonnants pouvaient laisser entrevoir son âge. Son large front, dégagé et volontaire, prolongeait avantageusement l'étonnant contraste qu'offrait la saillie de ses pommettes avec l'anfractuosité de ses envoûtants yeux bleus.

Au loin, les cloches tintinnabulaient, un chien aboyait et un coq chantait. Je ne savais pas qu'un tel bonheur pouvait exister !

Je contenais mes émotions pour ne pas brouiller l'image de mon bonheur, suffisamment écornée en ce début de matinée. Je devais oublier pour entrer de plain-pied dans une aventure qui ne pouvait ressembler de près ni de loin à tous mes errements passés.

Frédéric souriait et mangeait avec appétit. Quelquefois il me prenait la main et la caressait délicatement. Puis il observait avec attention le jardin et, finissant sa dernière bouchée, disait avec solennité : « Une belle journée se prépare ! »

Il était maintenant un peu plus de dix heures. Nous étions dimanche, et notre seul souci était de savoir ce que nos papilles souhaitaient découvrir pour le déjeuner. J'ai proposé d'aller au restaurant, mais Frédéric a insisté pour nous confectionner lui-même un menu à domicile, plaidant en faveur du produit frais assuré et du temps admirable nous permettant de poursuivre en terrasse cette mémorable journée.

Vers onze heures, nous nous rendîmes sur le marché de Beautant, une charmante commune dynamique et suffisamment éloignée d'un quotidien en filigrane. La route de la côte était presque déserte et la mer étincelante scintillait de mille feux. Ma robe légère commençait à coller à ma peau, et je me demandais s'il fallait l'attribuer à ce début de chaleur cotonneux ou bien à l'effet produit par cette main experte qui, parfois, m'effleurerait tendrement. Dans ma tête, grisée, vibraient passionnément les notes du maestro trouvant dans ce décor céleste l'écho de leur éloquence. Le parfum iodé de l'air envahissant l'habitable donnait un goût de sel à nos fugitifs baisers.

L'apéritif fut un grand moment ; le repas une authentique ode à l'épicurisme, et

le reste de la journée n'a pas échappé à ces instants de bonheur privilégié qui exalte la solitude à deux.

Je ne savais pas encore de quoi demain serait fait, mais je venais de découvrir que quelques heures pouvaient suffire à entrevoir l'éternité...

La maison d'Aurore Dupin, plus communément appelée George Sand, est une belle bâtisse du XVIIIe siècle, construite par le gouverneur de Vierzon et acquise en 1793 par Madame Dupin de Franceuil, sa grand-mère.

Dès qu'Elle franchit le portail bleu ouvrant sur un grand massif de fleurs circulaire, le charme opère. C'est ici, se dit-Elle, que le plus grand compositeur de tous les temps a passé ses étés durant huit années... C'est ici qu'il est devenu l'un des compositeurs les plus avant-gardistes et les plus radicaux dans ses moyens d'expression, que ce soit par une approche totalement inédite de l'instrument – comme en témoignait la nouveauté de ses techniques pianistiques et le timbre inhabituel qu'il en tirait – ou par

l'apport des découvertes importantes qu'il fit dans les domaines mélodique et harmonique.

Ses yeux ne sont pas assez de deux pour embrasser cet ensemble paisible composé de bâtiments anciens et de plantations aux couleurs chatoyantes.

Mais c'est en accédant au parc et en découvrant la variété et la finesse des fleurs qu'Elle fait le parallèle avec l'extrême diversité des couleurs et des nuances de l'œuvre complexe qu'Elle connaît si bien et dont l'expression, à l'inverse des autres romantiques, n'a jamais eu besoin de la littérature ou d'un programme quelconque pour décrire une émotion. Ici pas d'images, pas de mots, « une musique qui vient du cœur doit pouvoir tout naturellement trouver à son tour le chemin des cœurs ».

La tête lui tourne et, comme Delacroix, « par la fenêtre ouverte sur le jardin (Elle) entend des bouffées de musique qui se mêlent au chant des rossignols et au parfum des roses. » Mon Dieu, la *Barcarolle en fa dièse majeur* ! Cette œuvre délicieuse, intégralement écrite dans ce haut lieu d'inspiration féerique et dont le récit intense est doté de qualités picturales exceptionnelles, à propos desquelles Ravel, lui-même, salua les

harmonies éblouissantes. Un bonheur teinté de nostalgie perce sa sensibilité dans l'approche de cette douloureuse mélodie avant que le rythme syncopé ne se prolonge en un mouvement plus régulier. Sa monotonie se rompt par le jaillissement d'arpèges et un brusque changement de tonalité.

Elle s'assied, étourdie, sur le banc faisant face au jardin et se laisse porter par le raffinement de ce « style tardif » qui éclaira les dernières années du compositeur dont les œuvres, à partir de 1842, paraissent s'appuyer davantage sur l'intellect en donnant plus de retenue au geste émotionnel et à ses effets.

Sa douleur et sa tristesse s'accomplissent alors, à l'image du récit musical qui l'accompagne et dont la coloration révèle une affliction sourde et profonde, comme une sorte de résignation mélancolique nuancée de gravité élégiaque.

Frédéric s'était levé le premier.

En ce lundi brumeux et humide, mon corps endolori avait peine à s'extirper du lit. J'avais prévu d'aller travailler en milieu de matinée, me réservant la possibilité d'aménager ma journée en fonction de nos humeurs et de nos envies.

Dans la cuisine, pas de traces de Frédéric dont la tasse à café vide trônait sur la table à peine débarrassée des reliefs de son petit déjeuner. Tout en faisant chauffer de l'eau, je scrutais le jardin à la recherche d'indices me révélant sa discrète présence. Un impressionnant silence enveloppait la maison à laquelle la lueur grisâtre de ce matin singulier donnait des allures de manoir hanté.

Le sifflement strident et intempestif de la bouilloire me fit sursauter alors que mes neurones avaient entamé leur infernale spirale de pensées négatives.

Quelques minutes plus tard, Frédéric réapparut et je vis tout de suite que quelque chose clochait. S'emparant de la bouilloire encore fumante, il s'improvisa un café soluble sans dire un mot et, sans un regard, vint prendre place à l'autre extrémité de la table. Le bruit incessant de sa cuiller mélangeant le demi-sucre qu'il avait savamment proportionné au liquide lyophilisé affichait clairement la tension qui l'animait, et je dus prendre sur moi-même pour chasser de mon esprit l'exubérance déplacée d'un inexplicable malaise en gestation. L'odeur de pain grillé qui m'avait ouvert l'appétit dix minutes auparavant me donnait la nausée, mais je m'efforçais de sourire en ingurgitant les dernières bouchées d'un en-cas qui m'étouffait.

« Quelque chose qui ne va pas, Frédéric ? », osai-je à peine prononcer.

Relevant alors la tête, il me lança un regard que je ne qualifierais pas de dur, malgré les flammes que j'y voyais, mais plus vraisemblablement de paumé, comme quelqu'un souffrant d'un mal dont on découvre

l'origine en même temps qu'on décide de le combattre. Puis ses yeux désabusés quittèrent subrepticement mon regard pour s'échouer au dessus de la porte d'entrée. Son corps sembla prendre une interminable respiration et les mots dont j'attendais avec fébrilité le redoutable message ne parvenaient toujours pas jusqu'à moi. N'y tenant plus, je lui intimai de s'expliquer :

« Regarde-moi Frédéric... »

Je n'eus pas le temps de finir ma phrase ; d'un bond il s'était levé et son visage écarlate laissa enfin échapper son indignation :

« Madame est satisfaite ? Je suppose que ses valises sont déjà prêtes afin de retourner vivre sa confortable existence de séductrice au long cours ! »

J'étais atterrée. Mon cœur avait dû cesser de battre car chaque mot résonnait en moi comme claqué sèchement la détonation du pistolet ôtant la vie à tout jamais. Je me suis agrippée au bord de la table, et sur mon visage livide on pouvait lire toute la détresse d'un amour désabusé tout autant que l'incompréhension qu'avait suscitée une si cruelle injustice.

Un calme étrange régnait et je vis le masque embarrassé de Frédéric se décomposer. Comme au ralenti, je vis sa grande carcasse se déployer et mettre des années-lumières pour venir jusqu'à moi.

Il s'est alors délicatement agenouillé à mes côtés, et la douceur de ses mains a su m'expliquer ce que ses sanglots étouffés n'ont pas permis à des mots futiles de pouvoir exprimer.

Le soleil beaucoup moins haut dans le ciel s'évertue à allonger indéfiniment les ombres qui ajoutent une douceur et un charme particuliers aux fins coloris et aux arômes délicats du parc judicieusement arboré. L'envoûtante musique poursuit inlassablement sa fascination méditative, et c'est d'une sagesse toute stoïcienne qu'Elle se sent soudainement imprégnée. Des délicieux arpèges émanent une distanciation philosophique et un climat de recueillement lui ouvrant les portes de son for intérieur, conférant à ce chef d'œuvre une aura esthétique et un type d'expressivité spécifiques.

Elle se félicite d'avoir su attendre le dernier moment pour pénétrer dans l'unique Panthéon recevable à son cœur. Elle sait que

dans quelques instants Elle ressentira à ses côtés la présence de celui dont la musique a déjà bouleversé sa destinée, et savoure au milieu des fleurs les moments de solitude préparant à l'ultime visite.

La magie des notes subtilement combinées qui forment la mélodie et les accords d'accompagnement enveloppe littéralement son corps exalté.

Elle marche à pas lents dans les allées odorantes de cet éden éphémère en songeant qu'Elle perce là les secrets des derniers instants d'une existence berrichonne. L'amour tue, pense-t-Elle alors ; et la musique est moins le rédempteur d'un malheur passager que le bras armé d'une cause désespérée. Mais comment en serait-il autrement tandis qu'elle croit entendre les premières mesures de la *Ballade en fa mineur* dont les nuances harmoniques très expressives et le riche ondolement des tensions lyriques passent du délicat frémissement à l'extase, sans jamais céder à l'aspect puissamment dramatique des ballades. C'est dans cette œuvre d'un lyrisme méditatif exceptionnel qu'elle intériorise son histoire et déroule dans le tréfonds de son âme ce qu'Elle déchiffre de ces notes émouvantes au pouvoir algique insoupçonné.

Le lendemain, une belle journée s'offrait à nous. Après un petit déjeuner matinal en terrasse, le 4x4 fit merveille au cœur des petits chemins creux nous menant à la mer.

Les tons ocre et vert des majestueuses falaises déroulaient à perte de vue des chapelets d'îlots minuscules émergeant à peine de l'horizon céruléen. Des cormorans au funeste plumage en quadrillaient scientifiquement le périmètre et disparaissaient subrepticement dans ses profondeurs afin d'y satisfaire leur nature ichtyophage. Les effluves iodés des embruns que l'écume blanchâtre éparpillait sur la grève rocheuse avivaient notre ivresse et nous faisait enfin croire que nous étions libres.

Nous marchions depuis une heure environ et chaque fois que Frédéric me prenait la main j'entendais la richesse des harmonies dans lesquelles mon esprit apaisé puisait son étonnant messianisme. Mes sens vibraient au rythme de notre pas synchronisé que la mer et son milieu confondant mettaient en résonance.

Vers midi, Frédéric m'indiqua un bout de rocher pointu qui scintillait de reflets argentés, et dont les fougères couchées par le vent balisaient le trajet. Chaque foulée semblait alors nous isoler du continent, et l'appel du large nous fit presser le pas. Soudain se dévoila en contrebas l'époustouflant décor d'un paysage aux dimensions lilliputiennes sous la forme d'une crique de sable fin à l'exquise solitude. Nos yeux se croisèrent instantanément, le temps d'y lire la promesse d'un plaisir malicieux. Pied à pied et main dans main, nous entamâmes la courte descente jubilatoire ponctuée d'odorants ajoncs et de bruyères colorées aux tons pourpres et moirés. C'est quand le sable sous nos pieds nous fit lever le nez que, coupés du monde dans l'isolement le plus complet, notre horizon se limitait désormais à ces crêtes blanches

que les vagues bleues venaient fracasser régulièrement.

Comme Frédéric et moi partagions beaucoup de choses en commun, nos idées et nos goûts s'échelonnaient naturellement sur des valeurs réciproques. Il en était ainsi de nos inclinations culinaires pour lesquelles la hiérarchie des étoiles, malgré son conformisme complaisant, restait un crédible indicateur. Ici, rien de tout cela, bien entendu ; notre arrêt à la charcuterie du bourg voisin, deux heures auparavant, ne nous avait pas permis d'envisager un seul instant l'éventualité d'un repas d'une quelconque subtilité gastronomique. Mais déjà en déballant le contenu du sac à dos, composé de saucisson sec et de fromage de camembert, l'appétit m'avait curieusement agressé l'appareil digestif ; et nos regards ardents, court-circuités par de furtifs baisers, avaient sans doute émoustillé nos envies. Toujours est-il que le pain m'avait semblé d'un croustillant peu ordinaire et que le saucisson et le camembert eurent la saveur particulière d'un mets d'exception !

Le vent s'était levé rafraîchissant agréablement l'atmosphère et nous donnant des airs de navigateurs aux cheveux ébouriffés dans la solitude d'un quarantième rugis-

sant. La mer agitée, par vagues successives, venait s'échouer sur le contrefort de notre piton rocheux et délivrait la sensation vertigineuse d'appartenir à un monde inexploré et lointain dont l'apparente âpreté n'exclurait nullement la félicité. Frédéric ressemblait de plus en plus à cet artiste préférant l'imagination et la sensibilité à la raison classique. Son romantisme rayonnait, comme le soleil à son zénith, en cet instant privilégié.

Indépendant et indécis, intégralement dévoué à l'art, modeste, n'aimant pas se mettre en valeur et fuyant les honneurs, Frédéric était à l'image de mon idole qui, à l'apogée de son art et de sa profession, renonça à sa carrière de pianiste virtuose pour ne conserver que son amour de la composition ! Parvenu à un degré de maturité et de raffinement esthétique exceptionnels, quel artiste aurait choisi de jouer exclusivement pour ses amis et pour ceux qui n'avaient pour sa musique qu'un intérêt sincère ? Grandeur et noblesse du personnage dont l'humilité du regard vis-à-vis de son œuvre apparaîtra toujours comme une leçon intemporelle. « Croyez-vous que je sois content de moi lorsque je les joue (les *mazurkas*) ? Jamais ! Cela m'est arrivé une ou deux fois lors d'un

concert annuel où j'étais stimulé par l'atmosphère de la salle ; c'est alors seulement qu'il faut m'en-tendre, une fois par an : le reste est travail ! »

Mon hôte, dans sa peinture, ne disait pas autre chose que ce que les romantiques du XIXe revendiquaient à leur époque. J'avais bien compris qu'il manifestait son opinion sur les évènements d'aujourd'hui à travers la modernité de ses toiles qui s'érigeaient en support d'une effusion de sentiments extrêmes et passionnés, aussi étranges que mélancoliques. Mais que pouvait-il en être de ses écrits dont personne n'avait encore pu apprécier le vraisemblable talent ?

« Ta littérature ressemble-t-elle à tes tableaux ? », m'enquis-je timidement, consciente d'interrompre un moment de poésie pastorale.

« Question bien difficile à satisfaire, répondit-il, et à laquelle je ne peux répondre. Je n'ai ni la lucidité ni le recul nécessaires pour pouvoir porter un jugement sur ce que je réalise; chacune de mes productions étant la résultante de ce que je suis à travers ma culture et mes concepts, exprimés avec passion et sincérité dans l'émotion de l'instant.

- Ce qui est déjà une réponse en soi...
Qu'est-ce qui, d'après toi, compte le plus en littérature ? L'intrigue ou le style ?

Larges sourires de connivence mutuelle que je décidais de mettre à profit pour qu'il s'affranchisse sans pirouette de ce que je considérais comme étant l'âme de la littérature. Question à laquelle beaucoup trop d'auteurs évitaient soigneusement de répondre.

« Si tu préfères, pourquoi écris-tu ? »

J'ai cru déceler comme un soupir.

« Le Clézio a dit : j'ai commencé à écrire pour raconter une histoire. Puis j'ai voulu développer des idées. Ensuite j'ai fait des descriptions, et aujourd'hui je ne sais plus pourquoi j'écris. »

Il fixa un moment l'horizon aigues-marine, semblant s'asphyxier des bourrasques iodées, puis enchaîna :

« Il est difficile de définir le romantisme dans sa diversité. Il est inspiré par l'exaltation du moi mais traduit aussi un large mouvement de communion avec la nature et avec l'humanité tout entière. »

Le tintement métallique de la cloche de service la sort tout à coup de ses pensées méditatives et lui indique que la dernière visite du château va débiter. Elle regagne à pas pressés la cour d'honneur sans plus se laisser perturber par les parfums et les tons délicats de l'extravagante closerie.

Lorsqu'Elle pénètre enfin dans l'ancre sacrée, ses jambes flageolent et son esprit divague ; Elle n'entend pas les commentaires du guide qui explique aux ultimes visiteurs présents, dont l'émotion ne peut rien avoir de commun avec celle l'envahissant progressivement, que la propriétaire des lieux a épousé en 1922 le baron Dudevant, avec lequel elle aura deux enfants, dont George Sand.

Elle scrute avec attention le grand escalier décoré par Maurice, fils de George, peintre et élève de Delacroix, et ce n'est qu'à l'évocation du nom magique de Frédéric qu'elle quitte sa torpeur pour regagner le groupe, attentif aux explications, et dont l'ultime phrase lui parvient : « Le seul impératif qu'on exigeait de lui était qu'il soit présent au repas pris en commun à 5 heures et annoncé par un gong ».

Parle-t-on déjà du crépuscule de ses amours ?, se demande-t-Elle. Ou plus globalement de l'esprit d'indépendance manifesté par l'artiste ? Peu importe, décide-t-Elle, ce qui compte reste son œuvre écrite aux deux tiers dans cet émouvant décor et dont Elle entend clairement la coloration harmonique tandis que le guide poursuit son exposé : « Il organisait sa vie comme bon lui semblait, se levant tard, prenant son petit déjeuner à l'heure qui lui plaisait, et se mettant très vite à son piano, à moins qu'il ne partît pour de longues promenades à dos d'âne ou de plus courtes à pied dans le parc ».

Elle s'isole malgré Elle, et ne perçoit pas que le regard des autres a déjà changé.

Outre la très belle et très claire salle à manger, Elle découvre le grand salon et son

pianino, sorte de petit piano droit, ainsi que la grande cuisine au plafond haut, meublée en son centre par une table en chêne et une large cuisinière en fonte. Puis, ignorant la chambre et le cabinet de toilettes dans lesquels s'engouffrent l'ensemble des visiteurs, Elle pénètre dans une petite pièce où George avait l'habitude d'écrire dans un placard.

Elle regrette à cet instant de ne pas s'être intéressée plus tôt à cette écrivaine qui, ayant partagé huit années de sa vie avec un tel génie, ne peut avoir échappé à son influence. Elle tente alors d'imaginer, esseulée dans ce simple réduit, l'effet que l'écoute, même involontaire, des notes de *l'Étude n°3* dispersées dans l'écho du grand escalier ou par la croisée entrebâillée, pourrait avoir eu comme conséquence sur l'écriture d'une intrigue romanesque savamment orchestrée...

« Quoi de plus dérangeant pour une écoute traditionnelle que la richesse de ces harmonies et l'amoncellement de ces dissonances, jusqu'alors inexistantes dans le répertoire classique ? »

Frédéric écoutait religieusement mes commentaires et acquiesçait d'un hochement de tête répété.

Il était aux alentours de vingt-deux heures et notre divine journée se poursuivait sur sa terrasse, baignée d'une douce lumière tamisée par les derniers rayons d'un soleil carminé.

Un prestigieux enregistrement, réunissant les plus grands interprètes, nous avait distillé quelques chefs d'œuvre du génial compositeur. Ils avaient mis en valeur la fréquen-

ce et la densité des modulations spontanées dont la plupart des musiciens s'étaient souvent plaints sans parvenir à les comprendre. Mon hôte, en musicien averti, en avait constaté l'originalité et en avait même souligné les fluctuations tonales. Les imprévisibles changements de tons en milieu de phrase, l'utilisation des accords à l'encontre des fonctions traditionnelles ne lui avaient pas échappé et avaient donné à nos échanges la hardiesse d'une critique facilitée par deux siècles d'accoutumance et d'évolution à l'art précurseur du fabuleux compositeur.

« Le recours au chromatisme utilisé à un degré inconnu pour l'époque et l'emploi d'échelles modales d'origine folklorique restent un des apports majeurs de sa musique. D'autant plus qu'ils sortaient effrontément du système majeur-mineur...

- N'était-ce pas, en fait, la révélation que la dissonance, outre son rôle traditionnel de tension, pouvait également posséder une beauté intrinsèque ?

- Complètement ; constituant un changement profond vis-vis du sens tonal et fonctionnel classique, et impliquant un choix des harmonies qui privilégiait la coloration du timbre et sa séduction sensuelle. Il faut savoir

que chez ce genre de créateur, les innovations sonores allaient toujours de pair avec la recherche de nouvelles formes expressives.

- Tu veux sans doute parler de son impressionnante faculté à raconter une histoire à rebondissements sans jamais faire appel à un support réaliste quelconque.

- Tout à fait. Son génie consiste à raconter une histoire qui n'existe pas, mais qui parvient quand même à entrer en résonance avec l'âme humaine sans l'usage de mots ou de concepts extra-musicaux.

- Tu veux dire qu'il n'utilisa que la musique pour susciter l'émotion...

- Voilà. L'auteur exploite à merveille la capacité de la musique à dépeindre l'indescriptible variété des sentiments en saisissant mentalement leur forme et leur contenu par un procédé musical unique et très personnel.

- Ce qui, j'imagine, n'était pas dans l'air du temps...

- Non, en effet. Les autres romantiques reliaient tous leurs compositions à des programmes poétiques. Frédéric, lui, croyait à la musique pure et à sa force autonome, à son enrichissement de l'intérieur plutôt que de l'extérieur ».

Nos échanges sur la musique ou la peinture et la littérature étaient en fait nos mots d'amour, à nous ; notre façon de regarder ensemble dans le même sens, de partager un univers commun, d'exprimer ce que je considérais alors comme un sentiment d'affection passionnée. Ma vie avait basculé. Je n'osais tirer des plans sur la comète parce que je voulais goûter ce plaisir ineffable que procure l'insouciance inédite d'un bonheur inopiné. Mon visage épanoui était la cause ou la conséquence du relâchement de mon corps tout entier ; mon estomac, enfin dénoué, parvenait finalement à satisfaire la fonction pour laquelle il trouvait son unique justification : digérer...

La nuit était maintenant tombée et le ciel constellé de points lumineux enveloppait l'étendue inconditionnée d'un espace éthéré. Une chouette hulotte, que l'obscurité soustrayait à nos yeux interrogateurs, donnait au silence pesant la profondeur de ses cris troublants. Pas un souffle de vent ne faisait frémir les branches chargées de fleurs dont la densité nocturne exaltait les subtiles émanations.

Frédéric souriait ; et, avant qu'il ne m'invitât à regagner le salon, je me délectai

de son observation clandestine. Son visage plongé dans la pénombre, de laquelle ne percevait qu'une faible lueur artificielle, exhibait les traits appliqués d'un caractère à maturité. Son menton au juste galbe prolongeait ses lèvres que je savais gourmandes, et ses sourcils, généreusement fournis, ponctuaient au-dessus de ses yeux le côté bistre de son abondante chevelure. Ses longues mains de pianiste accompagnaient par des gestes appropriés le flux serein de ses paroles, et l'intensité de son regard aux éclats de saphir se faisait aussi persuasif qu'un convaincant plaidoyer.

Lorsqu'il s'est levé pour rentrer les sièges en osier, j'ai suivi sa silhouette gracile d'élégant échassier, dont la démarche confirmait l'impressionnante assurance. Et avant qu'il eût pu rejoindre le séjour, ma main avait stoppé net son élan.

Le menton relevé et le regard fixe, remplie de l'espoir du naufragé, je me suis alors mise à nu :

« Je t'aime, Frédéric ».

La découverte du rez-de-chaussée s'achève par la visite du théâtre, où plus de deux cents pièces ont été jouées.

Au bout des quelques marches qui mènent au premier étage se succèdent en enfilade les diverses pièces de la maison de Maître. La chambre de Frédéric, contiguë à la bibliothèque qui le séparait de celle de George Sand, donne sur le parc et saisit le visiteur dès qu'il en franchit le seuil tant l'extraordinaire présence du musicien est ancrée là.

« L'arrivée à Nohant, le 19 juin 1939, fut pour le pianiste un enchantement. La grande demeure de George, confortable et plaisante, était harmonie, fraîcheur et silence ». Le guide avait regroupé les visiteurs à

l'entrée de la chambre et se consacrait enfin, se dit-elle, à celui qui fut le véritable paladin de cette réputée demeure. « L'essentiel pour lui était de retrouver la santé, gravement ébranlée par le voyage qu'il avait effectué avec George à Majorque. Mais, quoique séduit par les lieux, il n'aimait pas la campagne à laquelle il préférait un salon, bien clos et de préférence parisien... Si bien qu'il ne profita guère de ce cadre de vie, ne fréquentant que la chambre et le salon de cette vaste et agréable maison ».

« Assis au piano, pareil à un voyant perdu dans ses songes », Elle l'entend entamer son emblématique morceau dont la mélodie jouée *legato* lui procure l'ultime argument de sa folle déraison...

Il nous restait deux jours à peine pour aménager notre amour.

« Le génie est dans cette alchimie supérieure qui change les vices de nature en éléments d'une destinée », a dit le poète.

Il m'était inconcevable d'imaginer les inoubliables moments passés ensemble sans leur prolongement naturel dans la construction d'une destinée commune ; quels qu'en soient les obstacles et les contraintes, voire les déchirements.

Frédéric traînait au lit ce matin là. Et ses yeux ensommeillés trouvant difficilement le chemin du lever, n'affichaient pas leur sérénité habituelle. Sa façon de m'embrasser en me rejoignant dans la cuisine, tandis que je dégustais les dernières gorgées de mon breu-

vage préféré, m'ôta subitement l'incroyable bonne humeur qui m'habitait ces jours derniers. Rien d'ostentatoire, mais la ferveur n'était pas là. Son sourire semblait figé sur le masque défait d'une troublante incertitude.

« As-tu bien dormi ? », m'enquis-je délicatement.

Alors tout rentra dans l'ordre : il me couvrit de ce regard amoureux dont l'intensité enfièvre l'âme, et au-delà duquel le sémantisme des mots change. Comme la veille il avait répondu à mon impulsive déclaration par des gestes d'une tendresse et d'une portée sans ambiguïté.

Ma rencontre avec Frédéric avait tout changé. Ce bonheur fou, irréel, que je palpais depuis quelques jours m'ouvrait des horizons qu'une adolescence perturbée avait totalement sclérosés. Pour la première fois depuis leur décès, mes parents n'avaient pas hanté mes nuits et je m'étais surprise à penser que mon père ne s'était peut être pas laissé emporter par la maladie due à la ténébreuse disparition de ma mère. Leurs regards pesants avaient brusquement cessé de m'inhiber et l'hymen sincère d'un amour inconcevable avait balayé dans mon esprit les préjugés que mes regrettables expériences successives

avaient lourdement plombés. Mon journal intime s'était enrichi de cette formidable impression : tout est possible. La vie m'avait pénétré ; j'avais largué mes anciens repères et envisageais l'avenir sous l'unique aspect d'un amour fusionnel au centre duquel se construit l'après. Pas une seule fois depuis le début de la semaine je n'avais songé à avertir Romain de mes incartades professionnelles ; sans doute pour la bonne raison que la valeur travail venait subitement de quitter le hit-parade de ma hiérarchie existentielle et de donner un sens totalement nouveau au concept du temps.

Mais, tel un inusable ressort, le doute avait ressurgi au cours de la matinée sous la forme d'une indélicate échappatoire. Alors que je lui proposais de profiter de cette belle journée pour aller pique-niquer au bord de l'eau, il se retrancha derrière son travail d'écriture d'un nouveau roman dont à aucun moment il n'avait fait allusion les jours précédents. Poussé dans ses derniers retranchements, il ne céda pas, ne manquant pas de me surprendre en empruntant à Oscar Wilde la force de persuasion de sa poétique abnégation :

« Tu sais, en écriture, tu passes la matinée à placer une virgule et l'après-midi à la supprimer ».

J'eus bien du mal à évaluer la signification de cet abscons refus, évitant à tout prix la version péjorative : je n'avais pas fait tout ce chemin pour vaciller à la moindre contingence.

La journée fut douce néanmoins, et mon cœur put battre au rythme de mes espoirs. Frédéric ne passant que de rares instants concentré sur sa feuille blanche, le jardin exhalant ses parfums d'été, et mon corps étendu, les yeux mi-clos, profitant des rayons chauds dont la lumière crue semblait assécher les stigmates d'un passé révolu.

C'est cette immense palette de sentiments cristallisés dans des états d'âme variés qui fait de ce morceau un chef d'œuvre inoubliable ; non seulement par sa technique et sa forme sonore, mais aussi par son expression qui ne cesse de se métamorphoser.

Mais si Elle entend les mêmes notes que celles jouées deux siècles plus tôt, Elle les ressent différemment ; à sa façon et à l'aune d'une sensibilité à fleur de peau qui va décider quelle en sera son interprétation personnelle. Les premières notes qui lui délivrent l'idée principale de cette partie liminaire n'attendent pas les dénouements de tonalité et de motifs pour imposer son émoi, virtuellement pris en otage dans la deuxième partie du cantabile, submergé d'une nouvelle éruption

d'expressivité, avant que la reprise n'annonce l'ultime étape avec le retour de la pensée initiale, plus que jamais bouleversante après ce drame orageux d'une rare intensité.

Elle n'entend plus depuis un moment déjà les commentaires du guide et abandonne subrepticement la pièce culte du château en ressasant en boucle, tel un métronome, cette *Tristesse* qui ne la quittera plus. Elle longe le couloir qui la ramène au palier et là, au lieu d'emprunter l'escalier qui rejoint le rez-de-chaussée, Elle s'aventure sur les premières marches reliant l'étage supérieur, et sur lesquelles est suspendu un petit écriteau précisant clairement : passage privé.

Elle est d'un calme surprenant et son cœur, sous l'emprise habituelle de ses agitations, n'accuse aucun excès de palpitation. Tout lui paraît d'une évidence limpide, et c'est sans surprise qu'elle atteint le sommet de la célèbre bastide. Elle clenche alors sans peur la première poignée venue et pénètre sans la moindre émotion dans une des mansardes qui meublent l'étage.

Elle se trouve maintenant à moins de trois longueurs de la quintessence même de son voyage ultime.

La fenêtre n'offre aucune résistance et, dans le tourbillon que l'appel d'air a ainsi provoqué, surgissent soudain les souvenirs prégnants de son invraisemblable déconvenue.

En me levant ce matin là, cela faisait onze jours exactement que la providence avait rapproché nos destinées.

Frédéric, certes préoccupé, me dispensait une tendresse qu'aucun de mes rêves n'avait pu anticiper. Sa prévenance et sa délicatesse m'avaient fait oublier qu'il n'avait pas forcément tous les éléments adaptés à un amour spontané. Au contraire, ils auraient dû m'amener à m'interroger sur la pérennité d'un hymen illégitime.

« Ta famille sera de retour demain, lui dis-je, partons vivre notre passion loin du lieu qui va devenir le théâtre d'insupportables déchirements et que la fatalité, seule, ne saurait justifier... »

Mes mains tremblaient et mon corps entier subissait l'emprise d'une émotion non contrôlée. La vie semblait m'échapper, inconsciemment je me sentais en danger. Je ne savais plus si le pire des malheurs était de vivre seule ou bien de craindre d'être quittée. J'ai lu dans ses yeux l'horreur du naufragé qui, incapable d'atteindre l'autre rive, se demande s'il n'est pas déjà allé trop loin pour faire machine arrière. Son extrême tendresse me glaça le sang, tout dans ses yeux portait à la compassion plutôt qu'à la déclaration ! Moi qui avais tant espéré lui faire conjuguer le verbe aimer, je l'entendis enfin m'avouer :

« Je t'aime, Jessica... »

Mais la fatalité ne put s'en contenter...

« Et c'est bien là tout mon problème ! », avait-il ajouté.

Une phrase pour le bonheur, une autre pour le malheur...

Ô amour partagé, si mal appréhendé, ton désespoir allait-il une fois de plus me rattraper ? J'en appelais à Tyché et Ananké, j'invoquais les Moires pour évacuer l'insupportable récurrence plaquant sur nos vies ce désespérant déterminisme. Cette loi suprême et immuable qui, d'avance, semblait régler la suite de mon calvaire. Je devais combattre

avant tout ce fatalisme stoïcien en m'accrochant à l'idée qu'il n'y a pas d'action sans cause et que l'âme est elle-même la cause de nos actes délibérés. Je m'entendis alors développer des arguments fallacieux censés conjurer le sort des causes perdues ; l'insupportable injustice de la vie, lieu commun des éternels démunis, constituant sans doute la toile de fond d'un raisonnement s'accrochant désespérément à l'interprétation amblyope de réalités astreignantes. Frédéric avait une femme et deux enfants ? La belle affaire !... Qu'y pouvais-je ? Moi dont l'infortune ne m'exposait même pas à envisager l'examen d'un tel cas de conscience. Moi dont l'amour dévorant s'était construit sur les écueils d'un affligeant et douloureux parcours, moi qui ressentais si profondément dans ma chair meurtrie la dépendance d'une nouvelle providence pour laquelle vacillaient les limites floues de l'aliénation.

La lumière blafarde de cette matinée glauque n'éveillait pas en moi de rassurantes perspectives, mais l'espièglerie des mésanges bleues s'acharnant en couple sur les branches des charmilles me donnait à penser que l'amour ne pourrait être sacrifié. Le soleil s'était laissé prendre au piège d'un amas

globuleux maussade qui nous priva d'un déjeuner bucolique en terrasse. Captifs de l'inévitable souricière en verre, d'insidieux rayons imposèrent à nos corps harassés l'accablement d'une atmosphère étouffante. Frédéric tenta bien d'apporter la légèreté nécessaire à notre étrange repas en relançant le commode débat sur la musique, tant de fois éprouvé.

« Fais-tu partie de ces admirateurs inconditionnels qui reprochent néanmoins à ton génie musical de s'être contenté de n'écrire que des œuvres pour piano ? »

Son élocution claire et fluette, qui se voulait détachée, trahissait une sourde inquiétude que son sourire poli ne parvenait pas à masquer.

« Non, je considère, au contraire, qu'il a eu parfaitement raison de ne pas s'égarer dans un genre qui tenait plus de la mode que de l'expression artistique pure.

- Serait-ce une critique voilée de ses contemporains ?

- Si tu veux. J'aime beaucoup ce qu'ils ont fait, mais tous ont eu besoin de faire appel aux événements extérieurs, aux mots, aux concepts, ainsi qu'à certains artifices, dont la multiplicité des instruments, pour

établir une *musique à programme* n'ayant jamais atteint la subtilité des compositions que Frédéric a écrites pour piano seul. »

C'est en finissant ma phrase que je me rendis compte du ton belliqueux que je venais d'utiliser. Frédéric marqua un temps d'arrêt au cours duquel il me sembla lire sur son visage le rictus d'une moue dubitative dans laquelle l'admiration ne suffisait à excuser l'outrecuidance de mes propos péremptoires. J'esquissai un sourire de circonstance, n'ôtant en rien les symptômes de mon trouble grandissant.

« Tu sais très bien, lui dis-je en lui prenant doucement la main, que mon objectivité trouve rapidement ses limites à l'évocation d'un tel sujet...

- Aucun musicien, toutes époques confondues, ne peut lui être comparé ?

- Aucun être *normal* ; non. »

Là, il s'esclaffa de bon cœur.

« Ha, ha ! Que cache encore cet ombrageux qualificatif ?

- N'y vois là aucune perversité. J'estime simplement que les plus grands génies qui ont marqué notre civilisation ne répondaient pas aux mêmes critères de *normalité*

que nous, à l'exception près du divin créateur des *Études*. »

Le propos parut lui plaire. La tension était retombée d'un cran et je sentis que j'avais, sans le vouloir, instauré un jeu auquel il se livra complaisamment.

« Comme tout un chacun, je pourrais te citer les noms des plus grands compositeurs, mais je sens bien que ton propos vise particulièrement un artiste dont le talent exacerbé t'apparaît comme une sorte de concurrence déloyale...

- C'est un peu ça. Il s'agit d'un musicien un peu excentrique, venu s'installer à Paris, coiffé d'un catogan, souffrant d'une étrange maladie dont...

- Francis Lalanne ! », me coupa-t-il, instantanément.

Nous éclatâmes de rire.

Après m'avoir bombardé de noms, tous plus folkloriques les uns que les autres, je lui lâchai à regrets l'identité de mon énigmatique célébrité :

« Mozart. »

Il n'en revenait pas, et m'offrait le visage de celui dont l'humour avait atteint les limites de l'outrage.

« Tu ne peux quand même pas traiter sérieusement un monument pareil de malade mental !

- Je dis simplement qu'il devait être un autiste atteint du syndrome d'Asperger- ce qui n'est pas une insulte - au regard de la façon assez monstrueuse dont il composait ses œuvres.

- A savoir...

- Un jour, il va au Vatican et il entend le *Miserere* d'Allegri, qui le touche profondément. Rentré chez lui, il reproduit parfaitement cette œuvre, qui est une harmonie à neuf voix en deux chœurs ! »

Tout à coup, son visage se défit. Ses joues se creusèrent et les commissures de ses lèvres s'affaissèrent irrémédiablement. Son regard suppliant m'arracha les dernières traces d'une allégresse factice.

« Je ne quitterai pas ma femme, Jessica. »

Les yeux pleins de larme et le visage bouleversé, Elle a cette expression d'abandon total et de désarroi.

Elle s'apprête à enjamber la balustrade basse la séparant du vide, et n'éprouve même pas cette sensation désagréable de vertige la tenaillant habituellement dès qu'elle perçoit une distance entre le sol et ses pieds. Elle ne souffre plus vraiment et se concentre un dernier instant sur la façon dont Elle va devoir orienter son corps. Soudain, la porte s'ouvre avant qu'elle ait pu passer la première jambe hors du seuil fatidique. Alors son cerveau disjoncte, et l'époustouflante mécanique s'enraye pour avoir interrompu un quart de seconde son diabolique enchaînement. Comme toute micro-coupure qui oblige à réinitia-

liser la procédure d'accès, Elle va devoir se réapproprier une démarche ne lui ayant posé aucun problème jusqu'alors.

« Que faites-vous ici ? », s'exclame la voix un peu rauque d'une plantureuse femme d'âge mûr, en pénétrant dans la pièce. Son ton surpris ne contient aucune hostilité, comme il n'affiche pas la moindre ironie quand elle ajoute, prévenante : « faites attention vous pourriez tomber »... Engoncée dans une chasuble de couleur vive, les bras chargés de brochures à l'effigie du célèbre couple qui immortalisa les lieux deux siècles plus tôt, le regard perçant de son interlocutrice la met instantanément en confiance.

« La curiosité, Madame... Poussée par mon admiration sans bornes pour l'inimitable compositeur qui livra ici ses plus grands chefs d'œuvre... »

Son sourire candide et son franc-parler dénotent une grande simplicité :

« Oh, ne vous en faites pas ; vous n'êtes pas la première à enjamber le cordon de sécurité... Alors comme ça, vous avez le béguin pour l'amant de George Sand ? »

Dit de cette façon là, Elle comprend tout de suite qu'Elle s'est trompée de héros, et subodore qu'Elle a affaire à une descen-

dante de l'écrivaine. Ce qui se confirme avec cette confiance pourtant cocasse :

« Je suis une arrière, arrière, arrière... (elle fait des moulinets avec sa main droite) petite fille de la baronne Dudevant, mais je dois vous avouer que j'écoute plus souvent la musique de son amant que je ne lis ses propres romans. »

Une curieuse atmosphère d'une apaisante tranquillité s'installe soudainement. Le caractère dramatique et irréversible du geste qu'Elle avait amorcé cinq minutes auparavant avait totalement disparu ; seule, la présence d'un témoin, par une sorte de procuration temporelle, occupe son esprit piqué au vif. Elle s'identifie à Frédéric et évalue le poids du passé sur la projection fidèle d'un lieu et d'une descendance confondus.

« Excusez mon émotion, mais je ne pouvais imaginer qu'un jour mon futile quotidien tutoierait le fil rouge d'une géniale destinée. »

Elle sourit tendrement à ces quelques mots, dépose sur le parquet son embarrassant fardeau et s'arrime à son bras gauche.

« Vous êtes trop sensible, lui dit-elle. J'ai, comme vous, une admiration sans fin pour ce musicien qui marqua notablement le

XIXe siècle et qui, pour moi, symbolise le romantisme. »

Avant d'ajouter avec une sincérité déconcertante :

« Même si d'autres compositeurs peuvent néanmoins s'en prévaloir légitimement...

- Lesquels, par exemple ?, s'insurge-t-Elle

- Liszt et Wagner.

- Si l'on admet que leurs découvertes harmoniques puisent leurs sources dans les acquisitions de votre hôte ou représentent à tout le moins la suite logique de ses idées audacieuses... »

A la fois amusée et impressionnée par sa verve, la propriétaire ne cherche pas à décourager son militantisme effréné qui sert indirectement la cause de ses ancêtres. Au contraire, forte d'un parcours qu'elle connaît parfaitement, elle lui offre le subtil argumentaire qui élève la différence au rang de l'exception.

« Lors de ses débuts à Paris, l'étonnement provoqué par son langage sonore si novateur pouvait donner l'impression d'un phénomène lié uniquement à son originalité, n'ayant d'autre justification que le charme particulier de son style. Les moyens harmo-

niques dont il se servait, notamment les différents types d'accords, leur type d'enchaînement et le traitement de la tonalité, étaient si exceptionnels qu'il n'avait pour ainsi dire aucune concurrence dans les domaines de la mélodie et de l'harmonie. Puis apparurent Liszt et Wagner, dans les années 1840, qui, se servant de ces acquisitions à des fins stylistiques différentes, permirent au locataire de Nohant de ne plus apparaître comme un phénomène isolé dont la bizarrerie était uniquement liée à sa personnalité. Et pourtant aucun des compositeurs de l'époque n'est parvenu à se servir de façon comparable de ses divers procédés harmoniques. Son style représente bel et bien un phénomène exceptionnel, semblant n'obéir qu'à ses propres lois esthétiques et aux différentes phases de son évolution. »

Regardant subrepticement sa montre, elle l'invite à quitter les lieux. Il est tard et le château s'est vidé de ses derniers visiteurs. Tout en refermant les portes, elle l'interroge sur ses goûts musicaux, cherchant peut être à évaluer ses réelles connaissances.

« Quelles sont les œuvres qui vous ont le plus marquée ? »

Peut-être un peu irritée par la question, Elle lui fit une réponse bateau, correspondant bien néanmoins à son envoûtant parcours initiatique .

« J'ai d'abord porté aux nues les *Polonaises*, avant de découvrir les *Études* que j'ai longtemps considérées comme l'œuvre la plus aboutie, sans doute parce que j'ignorais alors la grande originalité des superbes *Mazurkas*. Puis j'ai découvert et considéré que les *Préludes* étaient en fin de compte ce qu'il y avait de mieux, avant de décortiquer et de tomber sous l'émotion des *Ballades* et des *Impromptus* ! Et puis, et puis... il y eut, il y a, il y aura toujours cette création de génie qu'est la *Sonate n°2 en si bémol mineur* ! Inégalable chef d'œuvre de toute l'histoire de la musique. Sans parler des émouvants *Nocturnes* et autres compositions moins connues qui font de lui un artiste totalement à part.

- Merci mille fois de l'insigne honneur que vous venez de rendre à son œuvre. Je vais devoir vous laisser ; vous trouverez la sortie au fond du couloir sur votre droite », conclut-elle, en lui serrant la main tout en s'engouffrant dans une pièce obscure dont le panneau fixé sur la porte interdisait l'entrée au public.

Un silence de plomb s'ensuit. Pas un bruit ne s'échappe de la demeure historique que toute vie semble avoir délaissée. Le regard sombre d'un ancêtre sans doute lointain, figé sur l'unique toile du corridor, lui inocule l'abattement de son triste sort.

Fin d'une parenthèse la replongeant dans le fil d'un funeste destin contrarié...

La *Polonaise en ut mineur*, qui marque la tristesse élégiaque et la gravité funèbre, rythmait de façon obsessionnelle mon esprit en déroute. Tels des cloches sonnantes avec obstination, les accords de la main droite, plaqués avec rigueur et régularité, me répétaient inlassablement : « je ne quitterai pas ma femme, Jessica »...

Mélodie lugubre et tragique, jouée en octaves à la basse, d'une gravité noble, digne et tourmentée, qui n'était pas dénuée d'une certaine majesté.

Majesté d'un amour idéalisé qui aura entrete nu l'accès au bonheur. Le bonheur, ce fragile concept qui capte tous nos desseins ; qui nous enflamme et qui nous fait peur. Onze jours hors du temps vécus comme une

voleuse qui s'appropriait un bien qui n'était pas au programme. Vertige d'un bonheur que l'on craint de gâcher et qui, terrifiant paradoxe, fait craindre l'avenir. Hé oui, « ce (n'était) qu'un bon moment à passer », aurait constaté l'inimitable Romain Gary !

Comme tirées d'un abîme sépulcral, les notes s'élevaient lourdement pour stigmatiser l'infamante liaison. Frédéric, dans un sursaut d'orgueil avait trouvé les ressources nécessaires pour ajuster son comportement à l'idée qu'il se faisait encore du devoir conjugal !

Minée par le chagrin, terrassée par tant d'injustice, détruite pour toujours, je ne pus m'empêcher – Ô fascinant pouvoir universel de la musique – d'opposer en cet instant cette douloureuse gravité dont mon corps exsangue endurait l'effroyable diktat, à l'indicible joie dégagée quelques jours plus tôt par la *Polonaise en la majeur* du même opus, glorifiant telle une somptueuse marche nuptiale notre divine union... Ô génial compositeur, quel puissant moteur que la souffrance érigée en miroir fou de tes vaines espérances pour écrire dans la continuité deux pages aussi merveilleuses que paradoxales. Soudain, ma vie subissait ton fameux

rubato, que je n'ai cessé de traquer à l'écoute émue de chacun de tes déchirants phrasés. Cette indéfinissable modulation libérant la rigueur de la mesure au bon sens de la perception ; cette sublime indication originale basée sur l'altération du mouvement qui, curieusement, modifie le son tout autant que le flux du phrasé musical. Un peu comme dans l'art oratoire le tribun ajuste sa diction aux sentiments qui l'animent. Véritable folie au piano réclamant une totale indépendance des deux mains auxquelles l'audacieux délire du compositeur ose exiger le rigoureux maintien du mouvement de la partie accompagnante tout en requérant une liberté d'expression dans la partie chantante avec altération du temps !... Anticipation et retard, inquiétude et indolence, agitation et calme... Tout et son contraire, le secret de l'oxymore...

Telle la logique implacable de mon amour n'ayant pu dompter la destinée d'un parcours laissant toute liberté de mouvement à son trop scrupuleux exécutant, mon aventure se confondait avec cette *Fantaisie-impromptu en do dièse mineur* dont les accents malmenaient mon discernement.

Elle réalise qu'elle a tout perdu : les résurgences de ses déboires amoureux reprennent naturellement le dessus et sa résolution d'en finir avec son insoutenable sort est brisée. Ses pas alourdis se perdent dans les dédales de couloirs ne trouvant pas la sortie, et sa tête semble enfler à la mesure du désespoir généré.

De toute façon pour aller où ? Quelle destination pourrait lui constituer à présent un refuge apaisé ? De quelle réponse obscure sa tragique désillusion se serait-elle abreuvée si la providence ne lui avait offert une deuxième chance :

« Vous n'avez pas trouvé la sortie ? », s'enquit, l'air surprise, la maîtresse des lieux. Puis, baissant la tête pour lui arracher un

regard fuyant toute réalité, elle ajoute, préoccupée mais compatissante : « Oh, ça n'a pas l'air d'aller ! Venez donc vous asseoir ici quelques instants. »

Elle referme derrière Elle la porte séparant la partie publique de l'espace privé dont une des pièces étale le joyeux désordre n'évoquant pas spontanément l'image d'un cabinet de travail. Un seul siège croule sous une pile impressionnante de dossiers qu'elle débarrasse sans ménagements.

« Installez-vous », lui dit-elle. Puis coupant court à toute excuse polie : « J'ai tout mon temps, vous savez. » Alors, relevant la tête, elle sollicite son regard perdu, fixe intensément ses yeux et l'entraîne sur un terrain qu'elle a senti névralgique : « Je vis seule depuis que mon mari a préféré les charmes d'une pulpeuse gamine un peu délurée... »

Malgré son irrépressible envie de se confier, Elle garde le silence, préservant Frédéric de ces frivoles amants qu'une consommation compulsive disqualifie lamentablement. Mais la gentillesse et l'habileté de son hôte trouvent rapidement la parade à son mutisme caractérisé.

« Vous voyez, ce tabouret de piano recouvert de velours rouge... Il aurait été utilisé quelques jours avant sa mort... »

Tel un diable sortant de sa boîte, Elle ne lui laisse pas finir sa phrase. Elle a la chair de poule rien qu'à imaginer ce qui n'est peut être qu'un phantasme précipité.

« Non ! Ne me dîtes pas que l'auteur des *Nocturnes* s'est assis là !

- C'est en tout cas ce que prétend une de mes aïeules dont l'arrière grand-père a récupéré l'objet *sacré* à son domicile parisien.

- Et c'est là votre façon, à vous, de rendre hommage à une telle trace du passé ? », s'indigne-t-Elle, désignant d'un index réprobateur les objets empilés négligemment sur le tabouret.

« Je ne suis pas conservatrice pour un sou, vous savez ; pour moi un objet doit vivre. Et je ne pense pas trahir la mémoire de celui qui préférerait jouer dans des salons fréquentés par des amateurs éclairés où le timbre de l'instrument prévalait, plutôt que de s'exhiber dans des salles de concert médiatisées.»

Elle approuve ; même si Elle ne peut admettre un tel mépris pour l'Histoire.

« Il était tout le contraire d'une star. On peut même ajouter que pour n'avoir pas subi la mode de la *musique à programme*, et persisté dans l'unique écriture pour piano, il a apporté la preuve éclatante de son désintéret pour tout ce qui ne touchait pas à l'essentiel, à savoir la passion. »

A présent en confiance, Elle désinhibe son langage, et son interlocutrice, qui l'a bien compris, s'écarte progressivement du sujet pour lui avouer sans détour :

« J'ai saisi l'intention qui vous animait lorsque je vous ai découverte dans la mansarde tout à l'heure. Vous pouvez m'en parler, vous savez. Il m'étonnerait bien que nous ne nous trouvions là encore quelques points en commun... »

Alors, Elle craque un peu... Son hôte a les gestes et les paroles qui réconfortent en écoutant sa voix s'étourdissant de logorrhées qui font de son calvaire la juste thérapie. Il est question de cette passion incontournable qui anima si fort le compositeur de leur cœur, de cette passion qui pousse à agir, mais possède également cette dimension passive enfermant le sujet dans sa fièvre dévorante. Alors l'amour passionnel implique-t-il nécessairement la négation de l'autre ?

D'un ton jovial mais convaincant, la propriétaire des lieux manie la sémantique avec acuité, et ses mots choisis recouvrent à l'évidence la soumission inconsciente d'une brûlure dissimulée.

« La passion naît de l'exclusivité du désir. Le passionné se retrouve prisonnier d'un monde dans lequel les objets sont valorisés non en fonction de leur valeur intrinsèque, mais pour ce qu'ils représentent, c'est-à-dire les désirs, les phantasmes. Tout amour passion revient donc à un amour de soi-même. Ferdinand Alquié, je crois, précise que cet amour est illusion, et traduit le désir d'assimiler autrui au lieu de se donner à lui.

- Oui, oui, c'est ça, réplique-Elle ironiquement, le véritable amour est celui dans lequel je ne cherche pas à posséder l'autre, mais dans lequel je veux son bien et non pas le mien ; je dois aimer ce qu'il est, et non pas ce qu'il me permet d'obtenir.

- Absolument. Vous devriez donc vous réjouir du choix de votre amant qui, par son bonheur, devrait vous rendre heureuse... »

Accompagnant ses paroles d'un rire qui lui parut aussi douloureux que sarcastique, elle lui avoue instantanément favoriser

l'exercice pratique du couple à la philosophie de salon qui s'y rapporte.

« J'utilise souvent le terme de pétasse pour qualifier celle qui m'a piqué mon mari et je reconnais que je ne forme pas nécessairement des vœux de bonheur quand je pense à eux deux !

- Et pourtant votre mari est peut-être heureux !, s'insurge-t-Elle. Ce qui n'est pas le cas de Frédéric qui n'a nullement cherché à préserver son bonheur, mais à ne pas gâcher celui de ses proches.

- Oui, c'est vrai. Et je me demande d'ailleurs si ce n'est pas justement parce qu'il est heureux que je suis si malheureuse...

- Descartes et Leibniz doivent se retourner dans leur tombe, chuchote-t-Elle, la tête penchée en avant, et presque honteuse de parvenir à en plaisanter...

A quelques jours de distance, un homme au visage lisse avait accueilli à la gare sa femme et ses deux enfants, dont les cris de joie avaient singulièrement perturbé l'imposante majesté. Agrippés aux manches de son vieux pull à col roulé, ils avaient contraint sa longue silhouette hiératique à mettre sa carrure et son esprit au niveau de leur innocente désinvolture. Drapée dans un élégant tailleur crème, la chevelure impeccablement rangée, son épouse, légèrement en retrait, lui avait tendu les bras, tout en accrochant vigoureusement son regard. Malheureusement, il lui manqua la demi-seconde nécessaire pour présenter un sourire de circonstance... Ils s'étaient fixés un bref instant avant que leur étreinte ne se substituât à de

bouleversantes retrouvailles. Il avait calé sa tête dans le creux de ses épaules et ses mains entourant sa taille fine lui avaient désobéi. Elles tremblaient légèrement, et son œil, absent, fixait le vide.

Les enfants à l'arrière de la voiture avaient chahuté gaiement tandis qu'il s'efforçait de garder l'esprit libre. Passés les premiers instants des échanges narratifs, un silence pesant s'était installé. La route monotone et chargée n'avait pas suffi à l'égarer, mais la nuit qui s'était installée lui avait au moins permis de ne pas faire semblant. Il avait bien tenté de faire diversion en allumant son autoradio mais avait vite renoncé en reconnaissant la coloration harmonique des premiers accords pianistiques, se tassant sur son siège, incrédule et vaincu.

Silencieuse et digne, sa femme, sans quitter des yeux l'horizon scintillant des lumières rouges et blanches de l'asphalte encombré, lui avait soudain pris la main. Il avait alors décéléré pour prendre un virage serré et, dans la lueur fugitive d'un réverbère, on avait pu apercevoir une larme couler sur son visage.

« Toute sa vie il a eu cette fibre patriotique qui souvent le fit culpabiliser d'avoir abandonné son pays. Son *Étude n°12 de l'opus 10* en est un brillant exemple. Surnommée *Étude révolutionnaire*, la force motrice qui s'en échappe bouscule tout, cisèle de manière entêtée des sections de thèmes rebelles avec lesquels l'auteur scande le combat pour la liberté de ses compatriotes polonais. Écoutez ces octaves redoublées qui chantent à pleine voix les motifs de quarts d'où se répand l'unique leitmotiv : ré-vo-lution ! »

L'exhortant à se battre pour endiguer le malheur qui l'accable, son hôte déploie avec bienveillance ce motivant parallèle avec l'aïeul de son cœur. Mais Elle connaît trop sa

musique pour en ignorer les effets secondaires. Fertiles quand tout va bien, dévastateurs quand l'esprit est en souffrance... L'écouter n'est pas sans danger... Le jouer non plus, d'ailleurs... L'auteur des *Nocturnes* a ceci de particulier : reproduire rigoureusement sa musique peut anéantir une carrière ! Jouer n'est pas restituer ! Celui qui n'est pas pénétré de son œuvre, qui ne la ressent pas, s'il ne peut interpréter les virgules de son écriture ne pourra jamais jamais faire entendre ses silences !

Aurais-je mal joué ma propre partition ?, se demande-t-Elle ? La malchance ne peut endosser la redondance avérée d'une telle déconvenue. Son malheur est là, et Elle ne sait comment substituer à ses erreurs passées le chemin d'une issue détournée.

La nuit est tombée. Son hôte n'affiche aucun signe d'impatience ou d'une quelconque contrariété. Elle poursuit inlassablement sa plaidoirie sur les déboires de l'amour passion qu'elle clôturera par un aphorisme emprunté à Cocteau :

« Le verbe aimer est difficile à conjuguer : son passé n'est pas simple, son présent n'est qu'indicatif et son futur est toujours conditionnel ! »

Belle formule en vérité pour consolider un moment crucial de son existence. Cette femme insolite est parvenue, par sa gentillesse et son humanité, à la faire sourire et prendre conscience de l'incongruité de son comportement.

Refermant derrière elle la lourde porte d'entrée, elle l'invite à goûter les parfums du soir qui sont, dit-elle, les inépuisables passerelles des lendemains à bâtir.

Elle se contente alors de traverser la cour en faisant défiler dans sa tête les images de cette étrange journée qui, pour une fois, ne finit pas plus mal qu'elle n'avait commencé et l'exhorte à reconsidérer le concept d'une inattendue reconstruction.

Seul, le destin sera-t-il en mesure de justifier ce qui suit cet instant si particulier ?...

Quittant la cour dans la noirceur d'une nuit sans lueur, et traversant la chaussée de ce paisible village déserté, une voiture aveugle, à l'allure démesurée, vient alors la percuter de plein fouet !

Ma vie défile soudain aux accords graves et émouvants d'un étrange engrenage que je sais être le premier mouvement d'un inégalable chef d'œuvre dont je mesure aujourd'hui l'insensée réalisme. Quatre mesures d'un exemplaire modèle de concision et de profondeur pour me projeter dans les nostalgiques années de ma jeunesse qui, à l'image de ce bref enchaînement, n'ont de joyeuses que son éphémère envolée. A peine le temps de revivre les sourires et les étreintes débordantes de mes parents sur la grève d'une plage ensoleillée ou devant l'âtre chaleureux d'une cheminée. Déjà les disputes fracturent ce bel idéal et font de la petite fille que je suis l'injuste enjeu de leur désaccord. La culpabilité précoce qui ronge ma fragile

innocence de par son effrayante capacité à dissimuler les agissements de ma mère, avec qui j'entretiens une complicité assujettie, m'invite déjà au repli sur moi-même, et ce n'est pas sans une appréhension farouche que je pénètre dans le monde bizarre auquel elle semble désormais appartenir. Ces gens qu'un lien étrange semble unir, ce visage qui se veut aimable et qui hante mes nuits. Je ne comprends pas pourquoi mes parents soudain se déchirent ; après tout ma mère n'a pas encore trompé la confiance de mon père et quel mal y-a-t-il à se faire des amis ? Puis les années me transforment en une charmante adolescente, n'échappant pas au sinistre personnage dont ma génitrice subit alors l'envoûtante emprise. La mère ne lui suffit plus ; ou plutôt son pouvoir carnassier lui intime d'asservir les deux. Je laisse alors à jamais, dans cet ignoble abus dont je soupçonne ma mère de complicité passive, toute la légèreté de ma candeur naturelle et toute confiance en un monde adulte perverti dont les hommes vont devenir la cible de mes violentes stigmatisations.

L'amorce du deuxième mouvement, en un scherzo très sombre, coïncide avec la découverte macabre du corps de ma mère, quatre années plus tard. Horreur à la mesure

du formidable espoir qu'elle avait pourtant suscité au cours d'une parenthèse aussi douce qu'inattendue quand, accablée par la destruction physique et psychique de ma personnalité, elle avait soudain pris conscience de son abominable méprise et retrouvé l'amour de mon père. Galvanisée par le trop plein de sentiments longtemps pervertis, et rongée par le remords, elle s'était appliquée à retrouver l'équilibre ténu de sa périlleuse renaissance. On ne saura jamais si c'est cette fragilité ou les pièges d'une marée d'exception qui ont eu raison de son instabilité, son propre père ayant, hélas, ouvert la sinistre destinée familiale...

A l'attaque de la troisième partie de cette incomparable sonate n° 2, mon esprit et mon corps détendus flottent dans la douceur d'une ineffable félicité. J'aperçois le cortège qui m'accompagne dans cette marche funèbre, pour laquelle l'incroyable thème musical a ôté la solennité et la majesté d'une pesante célébration. Ils sont tous là, ceux qui m'ont aimée ! Et Frédéric suit la procession, le dos voûté et la tête basse, portant sur son visage décomposé tout l'effroi et l'accablement de l'inimaginable dénouement. Il faut dire que jamais mouvement musical n'a atteint un tel

degré d'émotion, pareil charme mélodique, semblable perfection dans l'écriture d'un tel dépouillement : deux accords en alternance mettent en évidence une mélodie d'une poignante efficacité, dont la seule note répétée parvient en montant légèrement à élargir son espace ! C'est ainsi que le mouvement commence et que l'assemblée recueille, semblant frappée de stupeur, avance au pas cadencé des déchirantes inflexions. Il fait beau et ma vue plongeante sur le coquet cimetière, où ne va pas résider mon enveloppe charnelle fatiguée, embrasse l'immensité des prairies en fleurs dont j'emporte à jamais le délicat bouquet.

Bouvreuils et bergeronnettes sont de la partie et chantent à tue-tête sans jamais dénaturer le testament qui m'est délivré lorsque débute l'extraordinaire trio. Là, je sais que je suis arrivée. Ce chant mythique, qui paraît si simple débarrassé de toute posture pathétique, et qui m'a si souvent fait pleurer, me porte à la quintessence du mystère et se joue de la tragédie qu'il présente dans toute sa nudité. Tout Frédéric est là : rien de plus difficile que d'élever le charme mélodique à la hauteur de l'affliction qui pèse sur ce poème aux moyens extrêmement simples et écono-

mes dans une atmosphère aussi recueillie et monotone que possible. C'est ici que la sagacité de l'interprétation révèle les authentiques artistes ; que l'on voit si le musicien n'est que pianiste ou bien poète... S'il exécute (dans tous les sens du terme) ou interprète...

Puis, la fraîcheur d'un parfum iodé entoure l'inattendue cadence de la dernière partie que rythme à sa guise les mouvements du vent. Au large des côtes, sous la douceur d'un soleil aux rayons obliques, un poussif chalutier, aux teintes vermillon et à l'allure conquérante, brise les flots agités. Le vent fort impose son silence recueilli et, du pont, s'éparpille majestueusement les cendres de ce qui fut le curieux témoignage de ma chimérique et éphémère présence...

BIBLIOGRAPHIE

Frédéric Chopin, de Tadeusz A. Zielinski

Chopin vu par ses élèves, de Jean-Jacques Eigeldinger

Les étés de Frédéric Chopin à Nohant : 1839 – 1846, de Jean-Yves Patte

George Sand, Frédéric Chopin : la passion des contraires, de Pierre Brunel

Achévé d'imprimer sur les presses
de l'Imprimerie Moderne de Bayeux
Z.I. - 7, rue de la Résistance – 14400 Bayeux
Dépôt légal :

ISBN 978-2-9546213-4-0

Imprimé en France